

Jean Marcel

Fractions 4



Carnets

- Chacun, rivé comme un insecte à son sort, l'accepte ou se rebelle ; quelques héros le changent un avec l'aide du hasard —
- Les arts se rapprochent de la musique quand ce qu'ils ont à dire est indicible —

Fractions 4

DU MÊME AUTEUR

Rina Lasnier, Montréal, Fides, 1965.

Jacques Ferron malgré lui, Montréal, du Jour, 1970; 2^e édition augmentée, Montréal, Parti pris, 1978.

Le Joual de Troie, Montréal, du Jour, 1973 [prix France-Québec]; 2^e édition augmentée, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1982.

La Chanson de Roland, Montréal, VLB éditeur, 1979; Montréal, Lanctôt éditeur, 1996.

Le Chant de Gilgamesh, Montréal, VLB éditeur, 1979; Montréal, Lanctôt éditeur, 1998.

Le Québec par ses textes littéraires 1534-1976 (en collaboration avec Michel Lebel), Montréal et Paris, France-Québec et Nathan, 1979.

Poèmes de la mort: de Turolde à Villon, Paris, Seuil, coll. « 10/18 », 1979.

Tristan et Iseult, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1982.

Triptyque des temps perdus:

1. *Hypatie ou la fin des dieux*, Montréal, Leméac, 1989 [prix du roman de l'Académie des lettres du Québec (Molson)].

2. *Jérôme ou de la traduction*, Montréal, Leméac, 1990.

3. *Sidoine ou la dernière fête*, Montréal, Leméac, 1993.

L'Anneau du Nibelung de Wagner (traduction et introduction), Montréal, VLB éditeur, 1990.

Pensées, passions et proses, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1992.

Des nouvelles de Nouvelle-France, Montréal, Leméac, 1994.

Fractions 1, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires/Carnets », 1996.

Fractions 2, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires/Carnets », 1999 [prix Victor-Barbeau].

Sous le signe du singe, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 2001.

Lettres du Siam, Montréal, l'Hexagone, 2002.

Barlaam et Josaphat ou le Bouddha christianisé (récit du XII^e siècle traduit en français moderne), Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « PCL / Petite Collection Lanctôt, 2004.

Fractions 3, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2009.

JEAN MARCEL

Fractions 4

DE COURBERON

**Les données de catalogage sont disponibles à
Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc)
Canada G0S 1B0
info@decourberon.com
Téléphone : 418 609-3458
Télécopie : 1 866 596-3873
www.decourberon.com

Œuvre en couverture : Jean-Marie Sauveplane

ISBN 978-2-922930-21-4

© Éditions De Courberon et Jean Marcel, 2010.
Tous droits réservés pour tous pays.

SODEC
Québec 



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

*À Jacques et Vibeke,
puisque tout n'est pas pourri
au royaume de Danemark.*

• Avec ce quatrième volume de fractions s'entame un nouveau jeu : l'aléatoire concerté des volumes précédents (pour des raisons qui ont été expliquées en tête du premier), n'a plus lieu d'être. On lira donc ces fractions de pensée dans l'ordre où elles ont été « jetées » dans un carnet à partir de là où se termine le volume 3, c'est-à-dire vers 1995-96, lorsque j'eus terminé de colliger les trois premiers. Rien à redire de spécial, sinon qu'on pourra voir dans cet état comment « évolue » ou se maintient une certaine forme de pensée. On m'a souventes fois demandé comment, au milieu de pensées fractionnées, il se trouvait souvent des textes beaucoup plus longs, parfois interminables, qui n'avaient nullement l'allure de « fractions ». Il s'agit en fait d'articles ou de communications que j'ai toujours pris soin, pour des raisons de facilité, de rédiger dans mes carnets, les ayant toujours sous la main quand me venait quelque éclair – contrairement à la plupart de mes essais ou fictions rédigés le plus souvent directement à l'ordinateur. Si les fractions se

présentent en « miettes », on s'étonne que ces textes (articles ou communications) se dressent d'un seul bloc, sans paragraphes. J'ai toujours eu horreur des paragraphes qui rompent le train de la pensée. Je les publie donc ici tels qu'ils apparaissent dans les carnets. Il y avait une autre raison de les insérer ici : ces textes, souvent publiés dans des actes de colloque ou des recueils d'articles coûteux, sont inaccessibles au petit public qui m'est désespérément fidèle (l'un de ceux que l'on trouvera ici, par exemple, a été publié en Bulgarie !); c'est donc tout autant pour les mettre à portée que par souci de publier intégralement les pages des carnets, où ils figurent manuscritement, que je les livre ici. Ne sont-ils pas eux aussi des lambeaux d'une pensée déjà morcelée par elle-même, comme l'est, me semble-t-il, toute pensée? Autrement, je n'ai pas opéré de choix parmi les fractions manuscrites, que j'ai très peu corrigées, comme je l'avais fait pour les recueils précédents; j'ai tout mis en vrac, mais un vrac déjà en habits du dimanche, sachant que, désormais, on regardait ma mise...

- Il faut se posséder puissamment pour pouvoir s'abolir.

- Malraux se sert de l'art pour interroger les énigmes de l'humaine condition – mais il n'y trouve le plus souvent que d'autres énigmes plus incandescentes encore.

- Universalité: c'est sur l'exaltation de ce concept que l'on a fondé le colonialisme au XIX^e siècle.

- L'œil du Grand Manitou ne nous regarde pas; il nous contraint à le fixer: des télés partout, jusqu'aux endroits les plus incongrus.

- Nous proliférons dans l'indifférence majestueuse de l'univers...

- Tous les préjugés naissent des images; c'est parce que nous n'avons le plus souvent de l'autre qu'une image que nous en avons une connaissance proche de l'adversité.

- L'oreille fourchue (carnets du sourd): James me parle d'une tondeuse à *garçons*! Claude s'est souvenu que le plancher n'était pas immaculé; j'entends: *climatisé*; qu'il n'y aura pas de Tannhäuser: j'ai cru qu'il ne restait plus de *camembert*! Georges me parle des écoles d'anglais gratuites, j'entends des écoles *pornographiques*... Luc: typique du Sud qui devient *j'pique du cul*... Jean-Guy: des acras de morue – qui deviennent *betteraves de Moïse*...

- Les empires ont toujours suscité des résistances, des oppositions à leur puissance – mais ces oppositions étaient toujours de nature

politique; pour la première fois dans l'histoire, nous nous retrouvons devant une résistance assez généralisée à un empire, non en raison de sa politique sordide ou de son économie tentaculaire et envahissante, mais à cause de l'aspect misérable et vulgaire de sa culture. L'Empire romain imposait aussi la sienne d'une certaine façon, mais l'on ne songeait pas à la contester, au contraire, parce qu'elle représentait un ensemble de valeurs. Or, ce que l'on appelle l'*american way of life* est une non-valeur absolue qui fait honte à l'humanité de l'homme.

- L'apprentissage d'une langue, morte ou vivante, est un excellent chemin pour sortir de soi; quand on y revient, on y porte des lumières nouvelles; toute langue est le fruit d'une civilisation, d'une culture; et sortir de la sienne pour entrer dans une autre peut être l'exercice humain le plus haut qui se puisse.

- Pour faire un bon livre, un livre vrai, il importe de mentir au moins toutes les trois lignes.

- Il est dans l'ordre parfait des choses que le désir étant désir de ce qui n'est pas possédé, la possession conduit à sa disparition.

- Nabokov. Récit d'une grande intelligence, mais qui n'a pas la rigidité du cérébral. On pense

à *Pnine*. Mais tout Nabokov est dans cette dominante. D'un personnage secondaire et sans importance, ceci : « Le grand nombre des plantes et des créatures qu'elle ne parvenait pas à identifier la déconcertait et l'enchantait en même temps, elle prenait des fauvettes jaunes pour des canaris évadés, et, à l'occasion de l'anniversaire de Susan, on l'avait vue apporter avec orgueil et enthousiasme haletant, pour orner la table, une profusion de belles feuilles de sumae vénéneux, pressé contre son sein rose semé de taches de rousseur. » Il y a dans cette phrase autant de nuances qu'il y a de modulations dans les premières mesures de la danse des sept voiles de la *Salomé* de Richard Strauss.

- Le dodécaphonisme (celui de Schönberg aussi bien que de Berg) est à la musique ce qu'est la kabbale à la philosophie : une mystique fondée sur la matérialité du support – la lettre et le son.

- Gaston Miron est retourné à sa terre amère, sa terre amande, sa terre aimée de Sainte-Agathe qui ressemble à toutes les terres où l'on rencontre finalement l'éternité ; il n'était pas question de brûler celui qui fut toute sa vie une flamme.

- « Leurs idoles... ou le bouddhisme siamois d'après les écrits des missionnaires et voyageurs

français du XVII^e siècle. » L'inventaire simplifié nous révèle quelque vingt-cinq publications¹ sus-

1. Ces livres sont, dans l'ordre chronologique: Bourges (Jacques de), *Relation du voyage de Monseigneur l'évêque de Béryte, vicaire apostolique du royaume de la Cochinchine, par la Turquie, la Perse, les Indes, etc. jusqu'au royaume de Siam et autres lieux*, Paris, Denys Bechet, 1666; Pallu (François), *Relation abrégée des missions et des voyages des évêques français envoyés aux royaumes de la Chine, Cochinchine, Tonquin et Siam*, Paris, Denys Bechet, 1668; Anonyme, *Relation des missions des évêques français aux royaumes de Siam, de la Cochinchine, de Camboye, et du Tonkin*, Paris, Pierre Le Petit, 1674; Anonyme, *Relations et voyages des évêques vicaires apostoliques et de leurs ecclésiastiques* ès années 1672, 1673, 1674 et 1675; Paris, Charles Angot, 1680; Anonyme, *Relation des missions et voyages des évêques vicaires apostoliques et de leurs ecclésiastiques* ès années 1676 et 1677, Paris, Charles Angot, 1680; Noguette (Robert), *Relation du voyage et des missions du royaume de Siam* ès années 1681 et 1683, Chartres, Estienne Massot, 1683; Isle (Claude de l'), *Relation historique du royaume de Siam*, Paris, G. de Luyne, 1684. Laneau (Louis), *Rencontre avec un sage bouddhiste (avant 1685)*; Anonyme, *Voyage des ambassadeurs de Siam en France*, Amsterdam, 1685; Chaumont (Alexandre de), *Relation de l'ambassade de Mr le Chevalier de Chaumont à la cour du roi de Siam, et de ce qui s'est passé de plus remarquable durant son voyage*, Paris, Seneuze et Horthenels, 1686; Bouvet (Joachim), *Voyage de Siam (avant 1686)*; Tachard (Guy), *Voyage de Siam des Pères Jésuites envoyés par le roi aux Indes et à la Chine*, Paris, Seneuze et Horthenels, 1686; Choisy (François-Timoléon de), *Journal du voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1687; Gervaise (Nicolas), *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, Paris, Claude Barbin, 1688; Forbin (Claude de), *Mémoires – Voyage à Siam (après 1688)*; Bèze

ceptibles, au départ, de livrer certains discours touchant ce sujet; ces ouvrages sont de nature souvent très diverse, mais tous ont été conçus ou réalisés et publiés entre 1666 et 1691, soit pendant tout juste un quart de siècle. C'est la période faste des écrits français sur le Siam. On aurait certes pu déborder dans le XVIII^e, mais ce siècle n'a produit, pour des raisons que l'on pourra aisément deviner, que des écrits s'inspirant de ceux que l'on va analyser ici, tel le célèbre article « Siam » de l'*Encyclopédie* de Diderot; pour l'objet précis qui nous retient (le bouddhisme), ces

(Claude de), *Mémoire sur la vie de Constance Phaulkon, premier ministre du roi de Siam, Phra Narai, et sa triste fin*, Tokyo, Presses salésiennes, 1947; Céberet (Claude de), *Journal de voyage du Siam 1687-1688 (après 1688)*; Tachard (Guy), *Second voyage du Père Tachard et des Jésuites envoyés par le roi au royaume de Siam*, Paris, Horthenels, 1689; Dorléans (Pierre-Joseph), *Histoire de M. Constance premier ministre du roi de Siam, et de la dernière révolution de cet État*, Tours, Ph. Masson, Paris, D. Horthenels, 1690; La Loubère (Simon de), *Du royaume de Siam*, Paris, J.B. Coignard, 1691; Desfargues, *Relation des révolutions arrivées à Siam dans l'année 1688*, Amsterdam, P.Brunet, 1691; Vollant des Verquains, *Histoire de la révolution de Siam arrivée en l'année 1688*, Lille, Jean Chrysostome Malte, 1691; Laneau (Louis), *Lettre de M. l'évêque de Métellopolis, vicaire apostolique de Siam, datée de Siam le 25 octobre 1691, et reçue en France le 2 novembre 1692*, Paris, Charles Angot, 1693; Challe (Robert), *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales (1690-91) (après 1691)*; Le Blanc (Marcel), *Histoire de la révolution du royaume de Siam arrivée en 1688 et de l'état présent des Indes*, Lyon, H. Molin, 1692, 2 vol.

textes relèvent d'une tout autre mentalité, qui est celle du Siècle des Lumières; et ils sont le plus souvent le fait d'auteurs qui ne furent ni voyageurs, ni missionnaires au Siam: c'est la période de ce que l'on pourrait appeler le Siam par ouï-dire. Notre quart de siècle, qui nous livre au total un nombre plutôt réduit d'ouvrages, est donc tout entier contenu dans le cadre des règnes de Louis XIV pour la France et de Phra Narāi pour le Siam et pourrait avantageusement se subdiviser en trois temps: 1) de 1666 à 1684, d'une durée de dix-huit ans, la plus longue de nos trois périodes: celle de l'établissement des missionnaires, essentiellement ceux des Missions étrangères de Paris; cette période a produit huit de nos vingt-cinq textes; 2) de 1685 à 1688, d'une durée de trois années: celle des ambassades (des Siamois à deux reprises à Paris, des Français par deux fois à Ayuthaya), pour un total de dix (ou onze) textes; 3) de 1688, enfin, à 1691, autre courte période de trois ans: celle que par commodité nous avons appelée de la Révolution et qui voit la fin des tentatives de la présence française en terre siamoise, avec sept (ou six) textes. Deux seuls textes, en réalité, ne se trouvent en aucune façon reliés aux événements par lesquels nous avons désigné ces périodes: celui de Robert Challe, qui passe au Siam tardivement (et encore à Mergui seulement), mais nous apporte, en la fin du siècle, des échos des temps si récemment passés; celui de

Claude de l'Isle, dit géographe, en réalité fonctionnaire chargé de l'établissement de la Compagnie royale des Indes. De même qu'un seul texte, pour des raisons de publication tardive en 1691, ne se trouve pas tout à fait à sa place et eût dû s'insérer dans la période des ambassades : celui de Simon de La Loubère. D'où les hésitations sur la comptabilité des textes pour ces deux dernières périodes. Si nous avons donc à rassembler chacune de ces périodes autour d'un texte plus particulièrement significatif du point de vue qui nous occupe, nous dirions que la première culmine avec le texte de Louis Laneau, *Rencontre avec un sage bouddhiste* ; que la seconde se résume dans la somme de Nicolas Gervaise, *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam* ; et que la troisième se concentrerait tout entière dans la *Lettre*, à nouveau de Louis Laneau – seul personnage en réalité à avoir traversé l'entier du quart de siècle qui constitue le cadre et l'objet de notre enquête. Lecture faite (et dans maints cas refaite) de ces vingt-cinq publications, il s'est avéré que huit seulement abordaient le sujet qui nous intéresse – selon des modalités et des surfaces inégales. Il reste que dix-sept ont été reléguées, faute d'information pertinente. Il est tout de même assez étonnant de constater que, parmi les auteurs de ces livres, inutilisables en quelque sorte pour notre propos, une douzaine environ (en comptant les anonymes) sont des hommes de religion,

qui par conséquent eussent pu avoir quelque intérêt à connaître et à décrire le milieu religieux dans lequel ils venaient œuvrer ; parmi eux, le fondateur des Missions étrangères et vicaire apostolique, François Pallu, qui ne vint à vrai dire que sporadiquement au Siam, de passage, toute sa vie de missionnaire par ailleurs en voyages entre l'Europe et l'Asie... Les autres sont des gens d'armes, liés, la plupart du temps *de facto* ou *a posteriori*, aux derniers événements de la petite révolution de 1688. Nous avons exclu de notre étude les livres et manuscrits rédigés en siamois ou en latin, notamment par les missionnaires, parmi lesquels Louis Laneau vient encore en tête. Il est temps de signaler, dès ici, qu'il est par excellence l'homme de ce temps et de ce lieu, prêtre des Missions étrangères de Paris, premier évêque du Siam (appelé toutefois vicaire apostolique pour ne pas froisser les religieux portugais qui s'estimaient de droit, en raison du padroado (patronage) portugais, les seuls missionnaires de ce que l'on appelait alors les Indes) ; Louis Laneau, de plus, aurait passé huit ans dans divers temples bouddhistes pour y connaître de près la religion des Siamois, sans doute surtout pour y apprendre la langue thaïe et le pâli qu'il aura été le premier à maîtriser ; on dit même qu'il se rendait, tout évêque qu'il fût, dans les villages autour d'Ayuthaya vêtu de la robe safran ; il a, de plus, été l'une des principales victimes de la fameuse révolution

de 1688, incarcéré, mis à la cangue, quasi martyr, puis réhabilité par les autorités siamoises ; il ne mourra qu'en 1696, toujours au Siam, fort regretté de toutes les populations. Mais, sauf sa dernière lettre, publiée dès l'époque, il n'a guère écrit en français, tous ses ouvrages ayant été composés ou en siamois, qu'il maîtrisait à la perfection, ou en latin pour l'enseignement de ses confrères à venir. Il se présentait, en conséquence, comme le mieux placé pour parler de ce que l'on ne connaissait pas encore sous le nom de bouddhisme, mais en fait, hélas, il n'en parle jamais... du moins pas en français. Car, n'est-ce pas là la première et la plus étrange chose qui frappe dès l'abord, dans l'ensemble des textes pertinents, lorsque d'aventure ils abordent la question de la religion des Siamois : aucun ne connaît le mot de bouddhisme, aucun non plus ne connaît même le nom du Bouddha. Peu nombreux, au total, dans nos sources, ceux qui se risquent à faire état des origines de ce culte et appellent *Sommono Kodom* (ou en un mot *Sommonokodom*, ou encore *Sommona Codom* chez La Loubère, ou *Ckodom* chez Choisy, *Nacodom* chez Chaumont) celui qu'ils considèrent tantôt comme son fondateur, tantôt comme sa divinité, unique, ou principale parmi d'autres. Seul de l'Isle l'appelle *Xaca*, sans doute du nom du petit État où était né le Bouddha, *Sakka* – dont il aura trouvé la forme dans ses sources portugaises. C'est ainsi que La

Loubère, qui utilise pourtant toujours le nom de *Sommona Codom* pour désigner le Bouddha, est le seul, semble-t-il, à connaître le nom pâli de *Pout* (p. 394) – mais pour désigner d'ailleurs l'arbre sous lequel le Bouddha historique a reçu son illumination (*ton pô* – transcription fautive de La Loubère pour le thaï *ton pout*), sans jamais toutefois que La Loubère l'applique à l'appellation de son *Sommona Codom*; il fait remarquer, par ailleurs, plus loin (p. 416), que le mot *Pout*, servant en siamois à désigner le jour du mercredi (*wan Pout*), serait d'origine persane et signifierait *idole*, s'autorisant ainsi à confondre du même coup ce qu'il appelle le *bahali* (pâli) et le *pahalevi* (nom de l'ancienne langue persane). Les premiers savants orientalistes, vers la fin du siècle suivant en Europe, surtout allemands et britanniques, étudiant le bouddhisme dans les sources indiennes, noteront en effet que les jours de la semaine correspondant, dans presque toutes les sociétés orientales, aux dénominations latines, Mercredi étant dévolu à Mercure, le *Pout* d'Orient devait donc lui être associé, le Bouddha étant ainsi assimilé au dieu romain Mercure, l'Hermès des Grecs. Ce n'est qu'assez tardivement, cependant, que l'on s'avisait généralement de l'historicité réelle du Bouddha. Nos textes le placent indifféremment ou confusément dans l'histoire ou plus généralement dans la mythologie, que l'on appelle dédaigneusement leurs fables. L'abbé de

Choisy, de qui l'on attendrait davantage, étant donné par ailleurs sa propension au bavardage, n'a guère traité du bouddhisme qu'incidemment. Il est vrai que la forme de son récit (un journal de voyage) le voulait peut-être ainsi, n'offrant pas l'occasion de longues digressions philosophiques ou historiques; mais on se serait tout de même attendu à trouver, au fil de ces notes au jour le jour, sur toute la durée de son séjour au Siam, quelque description, même succincte, du culte omniprésent que l'on y rendait au Bouddha et qu'il n'a pas pu ne pas voir, ne serait-ce qu'en raison des nombreux temples qu'on lui fit visiter. Or, ce n'est que dans le désœuvrement du voyage en mer, à bord du vaisseau qui le ramenait en France, que Choisy écrit, en date du 21 janvier 1688, sa seule considération sur la religion du pays qu'il vient de visiter; il y brosse en deux pages la totalité de ce qu'il a appris ou vu, et qui est bien peu. Or, ce Choisy est paradoxalement ici le seul à donner la date exacte de la fondation du bouddhisme à partir du calendrier siamois, soit 2229 (1686); alors que Gervaise, ayant pourtant eu sous la main tout ce qu'il fallait pour être exact (et notamment les informations qu'eût pu lui fournir son supérieur Laneau), confère la date vague d'il y a deux mille ans, prétendant, contre toute véracité historique, que les Siamois considèrent le Bouddha comme originaire de leur nation, alors que les Chinois le revendiqueraient

comme l'un des leurs – croyance qu'aucune source chinoise, même légendaire, ne peut attester. De l'Isle, toujours rapportant ses sources, affirme qu'on le croyait juif, ou qu'il avait en tout cas utilisé les livres saints du judaïsme, au point d'en faire un contemporain du roi Salomon, et qui aurait élu le Siam comme première terre de sa prédication (p. 150-151). De l'Isle est, avec Challe, le seul à n'avoir appartenu ni au groupe des missionnaires, ni à celui des ambassades : il est au Siam en vue de l'établissement de la Compagnie royale des Indes. Mais sa Relation historique du royaume de Siam est le premier livre imprimé à embrasser tous les aspects de la vie du royaume, fut-ce sous la forme d'une compilation d'écrits antérieurs, surtout en langues étrangères (italien, portugais, anglais, néerlandais) ; il fait la part belle à la religion, avec ses quelque cinquante pages sur les deux cents que comporte son récit. Soit dit en passant, l'édition originale de cette Relation est le seul de nos documents dont nous n'ayons trouvé trace ni copie en Thaïlande même. Cela dit, personne, en revanche, parmi ceux qui exposent tant soit peu la doctrine, ne fait état des Quatre Nobles Vérités, fondement même, non seulement de la doctrine bouddhique, mais aussi du culte rendu au Bouddha qui en est issu. Non plus que de la souffrance, dont la découverte est à l'origine de tout l'enseignement du bouddhisme. Tachard est le

seul à évoquer le *Thamang* (Dharma – l’enseignement du Bouddha), qu’il associe d’ailleurs très allègrement à « la Parole ou Verbe de Dieu. » (p.407) ; le jésuite aura d’ailleurs tendance à décrire le système religieux siamois à travers les catégories et concepts du christianisme, ainsi qu’on le verra plus loin, allant jusqu’à suggérer « que l’Évangile a été autrefois annoncé à cette nation, mais qu’il a été altéré et corrompu dans la suite des temps par l’ignorance et par les visions de leurs prêtres. » (p.422). En revanche, on s’attarde beaucoup sur les fables et les narrations dérivées. Le plus enclin à les déployer, comme si elles devaient faire partie intégrante de la doctrine, est sans aucun doute Gervaise – si bien qu’on se demande parfois d’où il a pu tirer ses sources. C’est comme si l’on évoquait la *Légende dorée* de Jacques de Voragine (XIV^e siècle) pour parler de la révélation évangélique, ou encore toutes ces exemplaires vies de saints qui ont enchanté les rêveries des chrétiens de l’Occident médiéval. Toujours est-il que Gervaise ne se fait pas faute d’user pour le bouddhisme de légendes tout à fait homologues, qui parcourent l’histoire de la religion des Siamois et qui ne forment le plus souvent qu’un pâle reflet de la doctrine essentielle. C’est ainsi qu’il fait un grand sort, tout comme Chaumont, La Loubère et Tachard, à la fameuse légende du cousin du Bouddha, Devadatta (dont ils font sans exception, par une confusion

linguistique compréhensible, son frère et l'appellent Têvatat), lequel aurait toute sa vie poursuivi le Bouddha d'une haine implacable et serait devenu le fondateur d'une secte opposée et d'une doctrine contraire. Or, la légende, rapportée par de nombreuses sources (notamment l'œuvre littéraire de Lü T'äi (petit-fils du premier roi de Sukhothai, Ram Kamheng), intitulée *Les Trois mondes*, largement inspirée par le brahmanisme indien, veut que ce Devadatta ait été, à sa mort, précipité dans le monde souterrain et, là, condamné à la crucifixion... D'où, pour nos auteurs, l'aversion que les Siamois auraient conçue pour une religion comme le christianisme, dont le fondateur est aussi un crucifié : les Siamois auraient cru voir revenir les sectateurs de Devadatta... Ou, comme le dit si bien, pour eux tous, Choisy : « Cette fable leur donne quelque éloignement de la Croix. » (p. 245) Mais, cette légende de la crucifixion de Devadatta est tardive et ne fait aucunement partie de ce que l'on appelle les livres canoniques du bouddhisme. Et je ne livre ici qu'une illustration parmi tant d'autres de l'usage que nos récits font des ornements légendaires dont s'entoure nécessairement toute littérature religieuse ; nos auteurs semblent ne pas établir de distinction nette entre ces fables et l'autorité du Dharma, qu'ils ne connaissent tout simplement pas (sauf Laneau, mais en latin !). Si bien qu'ils prennent certaines parties, négligeables, pour le

tout, qui, lui, constitue l'essentiel. Chaumont peut écrire alors : « Quant à leur religion, elle n'est à proprement parler qu'un ramassis d'histoires fabuleuses. » (p.134) ; et Gervaise de parler d'elles comme de « ces fables que la malheureuse postérité a reçues comme des vérités constantes et des articles de foi. » (p. 178). Je n'ajouterai sur cet article des fables qu'un autre exemple de ce que peut devenir une légende déformée par les yeux, bien innocents, de ceux qui, au départ, ne sont pas particulièrement venus au Siam pour voir, encore moins pour comprendre : Jacques de Bourges, évoquant ce que nous connaissons encore aujourd'hui comme l'empreinte du pied du Bouddha à Saraburi (Bouddha-Bât), affirme : « Ils disent que c'est l'empreinte de la plante du pied du premier homme, qui s'imprima sur une pierre gardée dans ce temple, lorsque d'une enjambée il porta son autre pied sur une haute montagne qui est en l'île de Ceylan. » (p. 178). À quoi, il ajoute, de la plus mauvaise foi : « Il ne faut pas s'étonner qu'ils aient des pagodes de quarante pieds de haut, puisqu'ils croient qu'un homme a pu mettre en même temps ses deux pieds sur deux montagnes distantes de plus de mille lieues. » (id. c'est la même erreur de perspective – ou de connaissance effective – qui fait écrire à certains que les Siamois adorent des idoles. Jacques de Bourges encore est catégorique : « Les Siamois sont idolâtres, ils ont des

idoles en grand nombre [...] on voit des galeries où il y a trois à quatre cents idoles de différente grandeur et figures, toutes dorées et d'un fort bel éclat. » (p. 168). Mais ni lui, ni le perspicace La Loubère, ne se sont avisés qu'à travers cette multiplication de statues, il pût s'agir du même personnage dans des positions souvent différentes, La Loubère allant jusqu'à prétendre que c'était là « les statues des officiers du palais de Sommona Codom. » (p.413). De Bourges alors de s'apitoyer : « C'est une chose digne de compassion de voir ces peuples abusés rendre tant d'honneurs à des masses de pierres. » (170) – mais c'est une chose aussi digne de compassion que Bourges ne se fût pas rendu compte que, dans son propre culte, on rendait aussi tant d'honneurs à des masses de plâtre... surtout dans les églises baroques ou rococo de la Contre-Réforme en pays latins... Forbin, sans doute un peu libertin si l'on s'en tient à l'incroyance discrète de ses *Mémoires*, s'intéresse à peine à la religion des Siamois ; il n'en est question chez lui que par allusion, et fort brièvement en tout cas, dans le *Voyage à Siam* que l'on a tiré de ses *Mémoires* complets. Il n'y fait que deux assez courtes incursions : la première, lorsque Monsieur Constance fait visiter à l'ambassadeur Chaumont les temples de la ville et des alentours : « On appelle pagodes, à Siam, les temples des idoles et les idoles elles-mêmes. » (p. 41). La seconde, nous l'examinerons en son

temps, plus loin. Notons dès ici que l’assertion de Forbin n’est pas tout à fait juste : sans doute les Français utilisent-ils le mot de *pagode*, mais les Siamois (à Siam, comme il le dit) ne l’ont jamais appelé que *wat*. Le mot de *pagode* est d’office venu aux Français par les Portugais qui avaient eux-mêmes emprunté leur *pagoda* au tamoul *pagovadam* qui veut justement dire divinité – d’où Forbin signale que le mot désigne à la fois le temple et ses idoles. Le mot de *pagode* est, selon les textes, parfois à l’intérieur du même texte, indifféremment employé au masculin ou au féminin. La Loubère, fidèle à sa manie, lui donne, quant à lui, une origine persane : le mot viendrait de *poutghéda* : temple des idoles. Signalons au passage une simple curiosité linguistique, qui d’ailleurs ne se trouve pas dans notre corpus : Alain Forest cite un certain Pinto, métis portugais qui, dans sa correspondance en français avec le siège des Missions étrangères à Paris, parlant de Petracha, successeur du roi Naraï, le dit grand *pagodiste* (p.141) ; ce serait la seule fois que le mot de *pagode* aurait ainsi donné lieu à un dérivé équivalant à bouddhiste. Forbin trouve tout de même moyen, en si peu de phrases au total, de rejoindre tous ses confrères dans l’appellation des idoles ; mais ce mot ne semble pas chez lui porter la même charge sémantique péjorative que chez les autres ; cet usage, pour lui, semble en tout cas sans grande conséquence, neutre, renvoyant au

pur sens du mot idole, du grec ancien (εἰδωλον) qui signifie simplement *image*, sans la connotation d'adoration des faux dieux. Paradoxalement, sur la nature de cette idolâtrie, nos auteurs ne s'entendent cependant pas. Si Tachard, dans son optimisme jésuite, est convaincu que « Les Siamois croient en un Dieu, mais n'en ont pas la même idée que nous. » (p. 379), Chaumont est d'avis qu'« il ne faut pas s'imaginer qu'ils adorent les idoles qui sont dans leurs temples [...] voilà en quoi consiste leur religion qui, à proprement parler, ne reconnaît aucun Dieu. » (p. 138). Choisy, son co-ambassadeur, ayant écrit : « Voilà leur religion, qui consiste à proprement ne reconnaître point de Dieu. » (p. 245), on se demande qui a copié le devoir de qui ! Si d'autre part et d'entrée de jeu, Gervaise affirme, dès la première phrase de l'un de ses chapitres sur la religion, que « Le Dieu que les Siamois adorent est trop doux et trop débonnaire pour aimer les sacrifices sanglants. » (p. 166), de l'Isle, de son côté, insiste sur le fait que l'une de ses sources indique qu'ils « sacrifient des victimes humaines et qu'ils immolent des vierges à ces idoles, dit-il, mais je n'ai rien trouvé chez les autres auteurs. » (p. 156). Et pour cause ! Le bon La Loubère, quant à lui, a examiné « la doctrine des Siamois, en laquelle je ne trouve nulle idée de divinité. » (p. 400). Et il va jusqu'à reprocher aux Portugais d'avoir inventé une telle supposition : « Les Portugais ont cru que ce qui

était honoré d'un culte public ne pouvait être qu'un dieu. Et quand les Indiens [et par Indiens il entend les Siamois] ont accepté ce mot de dieu pour ces hommes à la mémoire desquels ils élevaient leurs temples, c'est qu'ils n'en ont pas compris la force. [...] et jusque-là, on doit les appeler athées plutôt qu'idolâtres. » (p. 417). C'est exactement ce que dit encore de nos jours le pape Jean-Paul II dans sa fameuse homélie de Manille en 1995, mettant en garde le monde entier contre le bouddhisme athée. Or, poussant sa logique jusqu'au bout, La Loubère finit par se racheter et rejoindre certains de ses compères, puisqu'il le faut bien à la fin : « [...] ils n'en sont que plus idolâtres lors même qu'ils terminent leur culte à ce qui n'est pas Dieu et qu'ils en font le seul objet de leur religion. » (id.). CQFD... Retour donc à Jacques de Bourges : « [...] leur indifférence pour la religion [et par religion il entend le catholicisme romain] ne procède que de l'ignorance de l'unité de Dieu, qui ne peut être honoré par des cultes contraires et opposés. » (p.167). Nous sommes déjà tout près de la fameuse querelle des rites chinois, dont les jésuites auront bientôt à faire les frais à Rome même... Sur le chapitre de la réincarnation, le discours est aussi abondant, mais plus dilué. On l'appelle indifféremment métempsycose ou transmigration. On ne se fait pas faute d'aller au plus pressé et au plus exotique pour signaler que l'on peut renaître vache,

cochon, mouton, etc. – mais aussi, dit Gervaise, « roi, talapoin, saint, ange et à la fin Dieu, si l'on a persévéré sans interruption et sans relâche dans l'exercice des bonnes œuvres. » (p. 159). De l'Isle est le seul à en faire la caractéristique propre de la religion des Siamois (p. 149) – alors que l'on sait fort bien aujourd'hui que le Bouddha, sur ce point, ne faisait que perpétuer et maintenir la croyance du brahmanisme. La Loubère mêle trop les conceptions indiennes (brahmaniques), sino-confucéennes et siamoises (d'après des sources d'ailleurs difficiles à repérer) pour que nous puissions en faire ressortir quelque schéma simple et compréhensible sur la véritable croyance des Siamois en cette matière. Tachard, ne trouvant pas d'appui de comparaison avec le christianisme, passe rapidement sur cet article, se contentant d'affirmer au passage : « Il suffit pour être saint, qu'après avoir passé dans plusieurs corps, on ait acquis beaucoup de vertus. » (p. 381). Il ne connaît point les mots de métempsycose, ni de transmigration, sans doute trop païens pour son propos. Pour le jeune Gervaise (il avait seize ans au moment de son arrivée au Siam en 1682, et n'aurait écrit son livre qu'après son retour en France, quatre ans plus tard, après 1686, donc encore assez jeune), si donc il fait longuement état, en langage simplifié, des nombreux chemins de la transmigration des âmes, il va surtout jusqu'à assurer que « le menu peuple ignore tous

les mystères de la métempsycose, et se contente d'adorer la statue de Sommonokodom faite de chaux et de brique. » (p.164). Jacques de Bourges semble être le seul à ne pas connaître cette croyance capitale en la réincarnation, ou à ne pas s'y intéresser, malgré certains entretiens, semble-t-il, auxquels il aurait assisté, notamment avec Pallu, auprès de grands sages du sangha ; il affirme au contraire : « On ne peut pas dire qu'ils croient l'immortalité de l'âme, car ils n'en assurent rien ; ils ne disent pas aussi qu'elle finisse avec le corps, au contraire ils sont dans cette opinion qu'elle survit ; c'est pourquoi dès leur vivant ils ont soin de se pourvoir pour les besoins de l'autre vie, ils font amas d'argent, ils épargnent tout ce qu'ils peuvent et le cachent en quelque lieu retiré avec tout le secret possible. » (p. 174). C'est la première fois qu'on aura entendu parler d'une telle chose, assez contraire à la loi de sam-sara (réincarnation) – ce qui ne nous rassure pas trop, tout de même, sur le reste des informations fournies par Jacques de Bourges ! En réalité, tout étant possible et mouvant dans la réalité des croyances des Siamoises, rien n'y étant fixe, ni dogmatique, tout semble dépendre du lieu, du temps, des proximités et des éloignements, des antécédents et des enseignements. C'est ce qu'aucun de nos auteurs n'a eu le loisir de saisir, cherchant toujours à simplifier de façon rassurante pour pouvoir comprendre, ou ne pas comprendre... Il

en est ainsi pour la notion capitale, dérivée de la réincarnation, de ce que nous appelons nirvana. Gervaise, qui le désigne sous le nom de *Nyreupan*, en fait « un lieu de repos et de plaisir, destiné pour être le séjour des Dieux, où ne vivant que pour eux-mêmes, ils ne sont occupés pendant toute l'éternité que de leur propre bonheur, et ne songent qu'à jouir dans la pleine tranquillité du fruit de leurs travaux. [...] Ils placent ce *Nyreupan* au-dessus des cieux. » (pp. 160-161). Le nirvana serait donc un lieu, à la façon du paradis chrétien ou islamique, et non un état – tel qu'il est en fait dans la doctrine bouddhiste ! De l'Isle le compare au paradis de Mahomet. Tachard est dans la même voie, toujours prompt à décrire la religion de ses hôtes en termes chrétiens : « Il est proprement le Paradis, appelé en leur langue Nirrupan, où les âmes des saints et des dieux vivent dans une pureté et une souveraine félicité. » (p.384). Ainsi donc, on se demande ce que des missionnaires pourraient demander de mieux ! Les Siamois sont déjà tout prêts pour le Ciel... Choisy, en si peu de mots sur le sujet général de la religion, réussit quand même à se rapprocher d'une certaine réalité, disant du nirvana : « C'est le terme du plus grand mérite et la dernière récompense de la vertu pour n'être plus si fort fatigué en changeant si souvent de corps. Il est vrai que par le mot siamois, *nirupan*, que nous traduisons *anéantissement*, ils entendent seulement un

état permanent, où ils seront comme endormis sans rien souffrir, et c'est en quoi ils mettent leur bonheur éternel. » (p. 244-245). La Loubère en profite, toujours à propos de ce terme, pour fustiger encore une fois les Portugais, détenteurs du fâcheux *padroado* : « C'est ce mot [nirvana] que les Portugais ont traduit par *elle est anéantie*, ou par *elle est devenue un dieu*, quoique dans l'opinion des Siamois ce ne soit pas un anéantissement véritable, ni une action d'aucune nature divine. » (p. 399). Il avait, préalablement, justement et fort bien défini cet état : « Ils croient que cette âme est dès lors exempte de toute transmigration et de toute animation, qu'elle n'a plus rien à faire, qu'elle ne naît plus, ni ne meurt plus, mais jouit d'une éternelle inaction et d'une vraie impassibilité. » (id.). Ce n'est ensuite qu'avec la philosophie des Lumières du siècle suivant, et surtout de la philosophie allemande du XIX^e siècle (de Hegel à Nietzsche en passant par Schopenhauer) que l'Occident identifiera ce nirvana au néant, ainsi que l'a montré la brillante étude de Roger-Pol Droit dans *Le culte du néant* (Seuil, 1997). Venons-en enfin à la seconde des deux seules interventions de notre Forbin, que nous avons laissée en plan : elle a lieu lorsque, après son retour en France, le comte corsaire est interrogé par le Père de la Chaise, confesseur de Louis XIV, sur la religion des Siamois ; Forbin introduit alors dans ses *Mémoires*, en style direct, le

plaidoyer en trois paragraphes de ce qui constitua sa réponse, faisant l'éloge de la vie exemplaire des talapoins, et affirmant même voir là la raison principale de l'insuccès des missionnaires chrétiens à susciter des conversions parmi les populations. Notons, sur cet échec pourtant connu de tous, anciens et modernes, que de l'Isle fait pourtant état de la conversion de villages entiers où « les talapoins, et même les mandarins demandent le baptême avec empressement. » (p. 187). Cette intervention où apparaissent les talapoins nous donne l'occasion de passer, si l'on peut dire, au point suivant : tous nos auteurs s'entendent pour accorder aux moines des temples une importance singulière dans leur description du système religieux siamois ; Gervaise leur consacre cinq des treize chapitres dévolus à la religion en général ; il faut dire que c'en est, pour un étranger, l'aspect d'abord le plus visible, par le nombre autant que par la couleur locale, au point que nul, tout de même, ne saurait l'éluder. L'exotisme y prend sa source en commençant par là. Tous nos auteurs, donc, en parlent. C'est encore aux Portugais que les Français ont emprunté sur place, pour ainsi dire, le mot de *talapoin* pour désigner le moine bouddhiste. Le mot portugais vient lui-même de *talapat* – du nom sanskrit de la feuille d'un palmier avec lequel on fabriquait des éventails ; or, le mot *talapat* désigne précisément chez les Siamois cet éventail même – éventail

parfois dit de prière. Que n'a-t-on dit chez nos auteurs de cet éventail! Gervaise, qu' « ils sont obligés quand ils sortent de porter un écran fait de feuilles, de peur que la rencontre des femmes ne leur inspire des pensées peu convenables à leur profession. » (p.186). Choisy le suit dans cet avis. Mais Bourges, Chaumont et La Loubère sont plus près de la vérité, que l'on résumerait en ne citant, pour faire bref, que Chaumont : « Ils portent sur leur tête un éventail fait d'une grande feuille de palmier pour se garantir du soleil, qui est fort brûlant. » (p. 139). La légende a cependant la vie dure, car elle a encore souvent cours de nos jours parmi les Farangs, qui ne doutent encore vraiment de rien. C'est donc par assimilation à cette caractéristique qui a tant frappé les voyageurs anciens que le mot de *talapat* devenu *talapoin* a fini par servir à désigner le moine bouddhiste. Seul, encore ici, La Loubère risque le mot de bonze, une seule fois d'ailleurs et dans une série lexicale énumérant les noms des moines partout en Orient, avec bramines (brahmanes) et jogues (yogi); mais ce mot, plutôt réservé aux moines japonais ou chinois (du japonais *bozu*), il ne l'applique jamais aux moines du Siam, qu'il ne connaît comme tous les autres que sous l'appellation de *talapoin*. Une dernière remarque linguistique sur ce mot : il est en fait le seul mot d'origine siamoise à être passé dans le vocabulaire courant en France dès l'époque classique; plusieurs

écrivains, jusqu'à Voltaire et les encyclopédistes, l'emploieront dans leurs écrits pour parler, le plus souvent ironiquement, des prêtres en général. Mais à la Révolution française, le mot disparaît avec la vie de cour qui l'avait promu, pour ne faire ensuite qu'une seule brève figuration dans la littérature du XIX^e siècle, plus précisément chez Victor Hugo, et qui plus est, dans *Les misérables* (1862). Après quoi, il ne fera une réapparition, cette fois-ci tronquée, qu'à la fin du XIX^e siècle, plus précisément dans l'argot de l'École normale supérieure de Paris, sous la forme de *tala*, qui y désigne les étudiants catholiques, pratiquants ou militants. Des moines, donc, que dit-on? On a vu que Forbin en pense le plus grand bien, attribuant même à leur vie exemplaire la réticence des Siamois à embrasser la religion chrétienne. On semble, chez tous, assez bien connaître le détail de leur règle, la quête du matin, leur jeûne de midi, leur prédication et cérémonies diverses, même si parfois l'on insiste un peu trop sur des détails accessoires. Gervaise, pour une fois, résume assez bien l'essentiel: « Leurs constitutions contiennent de très beaux règlements, et les obligent à une grande perfection. » (p. 192), même s'il ne se fait pas faute de signaler à plaisir les libertinages de certains, ou le regret, chez des dignitaires siamois, de la sainteté des talapoins des siècles passés. Tachard, toujours un peu

paternaliste, et comparatiste aussi, avoue que « pour ce qui regarde les mœurs et la conduite de la vie, un chrétien ne peut rien enseigner de plus parfait que ce que leur religion prescrit là-dessus. » (p.414). Notons dès ici qu'à son deuxième voyage pour l'ambassade de 1687, ce Tachard sera trop préoccupé de faire valoir qu'il était, lui, le véritable ambassadeur et le seul interlocuteur du sieur Constance pour devoir s'intéresser à nouveau à la religion de ses hôtes, et il n'en parlera donc plus. La Loubère, quant à lui, en plus de bien détailler les coutumes et costumes des talapoins, offre la particularité d'affirmer « qu'il y a pas de gens au monde qui ignorent leur propre religion autant que les talapoins. » (p.389). Sans doute sa volonté de savoir a-t-elle été déçue par certains entretiens, par interprètes interposés, qu'il aura cherché à s'aménager avec les grands sages des temples, car il faut bien avouer que de tous nos auteurs, La Loubère est celui qui semble avoir la plus vaste érudition, pédant à s'en fendre l'âme, passant avec une facilité déconcertante, confondante, et parfois confuse, du monde chinois au monde indien, puis de la Perse à la Mongolie, et jusqu'à chercher dans le confucianisme l'origine de la talapouinerie siamoise... Si on note parfois l'excessif de la richesse des temples (« La plupart se ruinent à élever des temples » dit Gervaise, p. 172), ou l'aspect parasite de ces

moines vivant des aumônes de la population (« charité ridicule », pousse encore Gervaise, p. 175), il faut encore là renvoyer à La Loubère qui affirme « Par tout pays, les ministres de l'autel vivent de l'autel. » (p. 421). Le problème est qu'ici, justement, il n'y a pas d'autel... Et même si Jacques de Bourges, dans son vocabulaire encore incertain de la découverte, les appelle parfois sacrificateurs, il reconnaît par ailleurs, à son grand étonnement, qu'ils n'ont point de sacrifices, ni humains, ni même animaliers, contrairement à ce que prétend de l'Isle, comme on l'a vu, et dont Bourges a été une source tacite, comme on le verra encore dans un moment. Nul pourtant n'a mieux saisi l'essence de ce monachisme siamois que ce premier en date de nos auteurs ; lequel, relatant l'aisance avec laquelle on entre et sort des talapouineries et faisant allusion au vêtement que le défroqué attache à un arbre quand il quitte son état, termine par cette remarque fine et spirituelle : « Et c'est en ce pays où l'habit fait le talapoin. » (p.181). De l'Isle reprend cette pointe telle quelle, mais sans citer sa source (p. 158) – et ce ne sera pas la dernière fois ! Et pourtant, de l'Isle ne le cite même pas dans la liste de ses nombreuses sources. On signale aussi, chez presque tous nos auteurs, mais sans beaucoup d'insistance ni de précisions, l'existence de talapouines vivant dans les mêmes temples que les talapouins. Toujours à l'avantage de ce Jacques de Bourges,

qui a parfois été écorché, ou moqué, au passage, pour certains de ses propos, il faut finalement avouer qu'il a écrit aussi certaines choses parmi les plus remarquables de nos textes. Par exemple sur la tolérance proverbiale du royaume de Siam en matière religieuse: « Je ne crois pas qu'il ait pays au monde où il se trouve plus de religions et dont l'exercice soit plus permis que dans Siam. » (p.164). Le royaume était en effet, à l'époque, le refuge de tous les chrétiens persécutés de la région asiatique, notamment de Chine, du Japon, du Tonkin. Et le missionnaire va jusqu'à se rendre compte que c'est cette tolérance même qui est à la source de leur indifférence à la conversion: « C'est l'opinion qui règne parmi les Siamois que toute religion est bonne, c'est pourquoi ils ne se montrent contraire à aucune. [...] Cette indifférence est cause que, ne s'étudiant à quoi que ce soit, ils témoignent une grande froideur pour les choses mêmes qu'ils professent de croire. » (p. 166-167). De même, ce prêtre de la première génération des Missions étrangères, dans ses descriptions des cérémonies bouddhistes, va-t-il jusqu'à reconnaître: « Ces peuples ont su ôter aux funérailles ce qu'elles ont de lugubre. » (p. 180). Un bon point pour tout le monde! Singulier La Loubère, qui est encore ici unique en se risquant, tout laïc qu'il fût lui-même, à donner des conseils aux évangélisateurs chrétiens! Ce qu'il en dit vaut d'être rapporté: « Il serait bon, par exemple, si je

ne me trompe, de ne leur pas prêcher sans de grandes précautions le culte des saints. Et, à l'égard même de la connaissance de Jésus-Christ, je crois qu'il faudrait la ménager, pour ainsi dire, et ne leur parler du mystère de l'Incarnation qu'après les avoir persuadés de l'existence d'un Dieu créateur. Car quelle apparence de commencer par persuader aux Siamois d'ôter Sommona Codom, pra Moglâ et pra Saribout des autels pour mettre Jésus-Christ, saint Pierre et saint Paul à leur place? » (p.418). Ce judicieux conseil, assorti de toutes les prudences et circonspections d'un laïc à l'égard des religieux, allait toutefois fort bien dans le sens des instructions que le Pape lui-même venait de donner, en 1667, vingt ans plus tôt, aux missionnaires qui se destinaient à l'évangélisation de l'Orient; ce document d'Alexandre VII vaut aussi d'être cité: « Ne mettez aucun zèle, n'avancez aucun argument pour convaincre ces peuples de changer leurs rites, leurs coutumes et leurs mœurs [...]. Quoi de plus absurde que de transporter chez les Chinois la France, l'Espagne, l'Italie ou quelque autre pays d'Europe? N'introduisez pas chez eux nos pays, mais la foi, cette foi qui ne repousse ni ne blesse les rites ni les usages d'aucun peuple [...]. »²

2. Cité dans l'introduction de la traduction française du livre siamois de Louis Laneau, *Rencontre avec un sage bouddhiste*, Cerf, 1998, p. 7. On constatera que ce titre, dû à l'éditeur moderne, est un peu en porte à faux par rapport

Ce texte est admirable et aurait pu figurer trois siècles plus tard dans les *Constitutions du concile de Vatican II* au chapitre de l'œcuménisme. Il contraste, va sans dire, avec la réalité de la plupart des esprits que nous avons vu évoluer à travers les textes et qui sont encore tout empreints des marques sévères de la Contre-Réforme catholique du siècle en cours. Ils voyaient la religion du Siam à travers le prisme de leur propre intransigeance, laquelle devait le plus souvent une certaine vision de l'autre à la culture ambiante plutôt qu'à la spiritualité véritable. Ajoutez à cela ce qu'écrivait avec assurance ce premier de nos auteurs, Jacques de Bourges, sur l'indifférence des Siamois pour la religion chrétienne, « principalement pour cette raison qu'elle pose ce principe, qui néanmoins est assuré, que comme il n'y a qu'un Dieu il ne peut y avoir qu'une seule religion véritable. » (p.184). Qu'aurions-nous donc fait à leur place et en ce temps-là, et bardés de cette incontournable certitude ? De ce point de vue, il ne semble pas y avoir de grandes différences entre les textes rédigés par des laïcs et ceux écrits par des religieux missionnaires. On ne peut décemment exiger de ressortissants d'une civilisation entrant en contact subit avec une autre civilisation de tout comprendre d'un seul coup, et surtout pas en cette matière

l'usage du lexique du XVII^e siècle, qui ne connaît nullement l'usage du mot *bouddhiste*.

subtile de la religion. C'est donc moins le bouddhisme lui-même que nous auront révélé ces textes, que la mentalité de ceux qui, le regardant, tantôt avec sympathie, tantôt avec arrogance, toujours à certaine distance, le considèrent inévitablement à même la configuration culturelle et mentale de leur propre univers. L'anonyme du Voyage des ambassadeurs de Siam en France, (que nous n'aurions pas dû aborder), tout affairé qu'il est à décrire par le détail les mille splendeurs de la France et de son Monarque, que les ambassadeurs siamois sont censés être occupés à contempler et vénérer, ne fait pas même la plus petite allusion à la religion de ses hôtes. Mais il profère, au passage, dès son introduction, une vérité si belle et si peu commune en ce siècle – il faut bien le dire : un peu zélé – qu'elle mérite tout de même d'être rapportée ici et de nous conduire à la conclusion : « La couleur noire, brune, ou blanche ne fait rien au cœur de l'homme ; et si l'on en pouvait tirer quelque conséquence, elle devrait être à l'avantage de ceux qui sont plus près du soleil. » (p.2). C'est peu dire ! Car il nous manquera toujours l'équivalent siamois... Quelle instruction c'eût été pour les Occidentaux de lire les descriptions hypothétiques et virtuelles que les ambassadeurs du Siam en France eussent pu faire à leur tour du christianisme, de ses grimoires et de ses talapoins. Peut-être y avait-il même quelque chose d'appro-

chant dans les archives si malheureusement détruites d'Ayuthaya?

- Une amie, en visite en ex-Yougoslavie, et qui avouait à un homme politique du pays sa surprise de voir tant d'antennes de télé par rapport à autrefois, se vit répondre que, voyez-vous, chaque antenne représentait ainsi un policier de moins... C'est dire en très clair ce qui est : vous croyez regarder l'écran, et que c'est l'écran qui vous regarde... et vous surveille.

- La médecine n'a jamais été une science, mais un déversoir de croyances diverses. Autrefois, on vous jugeait sur vos urines, aujourd'hui c'est sur le cholestérol. Ce mot a été créé dans les laboratoires (pharmaceutiques); peu après sa mise en marché, cependant on en vint à distinguer le bon et le mauvais cholestérol. Les crevettes auraient été pleines du mauvais, mais les marchands de crevettes sont sans doute intervenus, car d'un seul coup on dédouanait la crevette de sa nuisance pour en accuser le crabe... Comment peut-on encore croire en la médecine si ce n'est justement comme d'une croyance?

- Je serai toujours déconcerté par l'impatience dont font preuve certains êtres que leur profession destine à être d'abord des spirituels – seule devrait compter pour eux l'éternité, et ils sont là à

se frotter à la contingence des choses et du temps comme de gros chats sur les jambes d'un passant.

• Qui donc avait dit (Gide, je crois, bien capable d'une telle boutade!) que toute la littérature occidentale faisait figure d'une note en bas de page du *Faust* de Goethe? Une lecture de jeunesse m'avait laissé sceptique, sinon déçu; une relecture à quarante ans m'avait laissé pan-tois. Le mythe était grand, voire capital, certes; l'entreprise était immense et reflétait l'essentiel de l'aventure occidentale telle qu'elle se présentait alors à l'esprit du poète et telle, s'il se peut, qu'elle sera confirmée par nos temps. Mais ce n'est que récemment toutefois (il était temps!) que j'ai compris dans toute sa dimension la fameuse boutade. Cette œuvre est, en effet, incommensurable, au point que je ne me crois plus disposer du temps qu'il faudrait pour la scruter comme elle le mériterait. D'ailleurs, serait-ce possible? Rien ne pourrait épuiser une telle plongée qui descend chercher notre âme dans ses nappes les plus profondes – anthropologiques, pour ainsi dire. Ce n'est pas seulement l'Occident qu'elle mime ainsi, mais toute la durée de l'aventure humaine. Goethe n'avait-il pas dit, par ailleurs, que celui qui n'était pas en mesure de rendre compte à autrui des deux derniers millénaires (et aujourd'hui il faudrait dire: de toute la durée de l'univers) vit dans la plus totale obscurité. Rendre

compte à autrui, cela veut dire une connaissance consciente suffisamment développée et précise pour pouvoir être exposée clairement à quelqu'un d'autre que soi-même. C'est plus qu'un sentiment par l'intuition, c'est un savoir exclusif de la conscience. Je crois que c'est le message (toujours partiel, nécessairement) de *Faust*.

- X, le nez luisant et les yeux ternes.

- À Posai, près de la frontière orientale ouvrant sur le Laos, les coqs chantent si tôt qu'ils semblent attiser le lever du jour plutôt qu'ils n'annoncent son avènement. Tout est encore obscurité, comme un néant étendu dans l'immobilité des ombres. Par un singulier paradoxe, ce qui d'abord paraît ce sont les taches indistinctes de la lisière des bois, puis des arbres proches, et peu à peu des rectangles sombres, qui seront sous peu des maisons. Au loin encore passe avec une lenteur et une grâce toute solennelle ce qui pourrait être une procession de barques si seulement l'on était assuré qu'il y avait là de l'eau – mais ce sont les buffles en marche vers leurs pâturages. Soudain, comme des étoiles basses suscitées, semble-t-il, par le chant des coqs, des luminosités étranges scintillent, piquées dans ce velours noir : les premières lampes des maisons. Dans un moment, ce sera le jour qui recommence. La première lueur bleue de l'horizon à nouveau se lève

comme un rideau sur le monde. Ce qui vient ensuite intéresse déjà beaucoup moins.

- Nous n'avons qu'une vie, dit-on. Aussi importe-t-il de ne pas trop rater une occasion de la gâcher ; car si elle était réussie, il serait fort dommage de devoir l'achever.

- Il y a un certain plaisir, qui vient surtout avec l'âge, à assumer les petits riens, les petites tâches que l'on a toute sa vie tenues pour des corvées, comme de laver la vaisselle, ou de balayer le plancher. Ah ! que cette façon de sagesse ne fût-elle venue au début plutôt qu'à la fin des jours !

- X, exilé pour ne plus nous voir.

- Ginkgo – c'est le nom d'un petit arbuste ornemental du Japon, tout mignon, célèbre pour avoir seul survécu au bombardement atomique sur Hiroshima. Il n'en fallait pas davantage pour qu'on lui attribuât toutes les vertus médicinales et que la pharmacopée mondiale s'en emparât pour en faire une panacée sous forme de gélules. Pour peu, on vous fera croire qu'il peut aussi, à la rigueur, servir d'abri antinucléaire.

- Dans quelle mesure le documentaire en cinéma est-il l'équivalent de l'essai en littérature ? Il lui manquera toujours la personnalité manifeste d'un auteur qui se cherche à travers son art.

Certains documentaires de Chris Marker y parviennent, notamment *Lettre de Sibérie*. Mais ils sont, justement, très « littéraires », et c'est le texte qui joue avec les images, plutôt que l'inverse dans les documentaires ordinaires.

- Parler de température pour passer le temps dans un pays où il fait toujours beau, c'est, comme on dit, parler de cordage dans la maison d'un pendu.

- *Essais sur l'homme* de Jean Tétreau. Ce livre était déjà à lui seul, dans nos parages de l'époque, toute une révolution – tant par sa perspective philosophique (ou plutôt psychologique) que par son audace classique.

- Alain Minc a fustigé d'importance, entre autres travers, l'à-peu-près du journalisme, particulièrement français ; mais il ne dit rien du n'importe-quoi – qui est la raison pour laquelle j'ai renoncé à lire les gazettes, dont il faudrait tout vérifier soi-même pour ne pas devenir aussi idiot que ce qui y est dit. Or un jour, à la plage de Jomtien, un ami français (qui a fait carrière à l'Élysée sous cinq présidents), connaissant mon aversion pour toute paperasserie journaliste, me convaincquit à la fin de jeter un coup d'œil sur un numéro du *Monde économique* consacré à la Thaïlande. Donc, pas n'importe quoi, tout de même ! Je me

laissai tenter et ouvrit la fameuse gazette pour risquer d'en lire les premiers mots : « Bangkok est l'une des capitales les plus chères du monde. ». Je refermai sur-le-champ le journal et le rendit à cet ami tout en me félicitant de ne pas avoir affaire journellement avec ce monde. N'importe quel touriste à Bangkok vous aurait convaincu du contraire après seulement une journée de séjour dans cette ville ; son absence de cherté est même ce qui caractérise la capitale de la Thaïlande... Et *le Monde* se permettait cette bourde qui a dû faire rire tout le monde connaissant le pays en question. Et il m'est revenu la douceur ronronnante de ces vers de Musset :

D'abord, le grand fléau qui nous rend
tous malades
Le Seigneur journalisme et ses
pantalonnades
Ce droit quotidien qu'un sot a de
berner
Trois ou quatre millions de sots à
déjeuner.

- Ce pays est lumineux par son insignifiance ; il se repaît de scandales pour mieux se donner l'illusion qu'il existe.

- Tout le mystère de la musicalité tient peut-être à ce qu'elle se trouve à l'origine même de

l'être. Schopenhauer en avait fait l'âme de l'univers par laquelle celui-ci gémissait de sa seule existence.

- On en vient parfois à croire, à lire certains livres d'histoire, que l'histoire comme genre est issue du même principe qui fonde le journalisme : le sensationnel, mais en plus sophistiqué.

- Brahms est celui qui a voulu donner une forme paradoxalement classique à son romantisme – d'où cette apparente froideur que l'on décele souvent dans ses œuvres, surtout dans les moments de grandes envolées où l'on s'attendrait le plus que son élan romantique enfin apparaisse... Il est fils de Haendel, beaucoup plus que de Beethoven.

- X a la réserve de celui qui sait ce que c'est que de ne pas servir.

- Jessye Norman en récital à Bangkok. Elle est plus qu'une cantatrice : une éminente mystique de la voix. Elle va cueillir ses sonorités derrière le voile des vibrations pour leur conférer une existence inouïe et toujours inattendue. Avec cela, une attention au verbe du texte qui entoure chaque mot d'une aura spirituelle, même dans des airs aussi profanes que *L'amour est enfant de Bohême* de Bizet. Elle est pour cela à son aise

dans tous les répertoires, de *la mort d'Isolde* aux Gospels... ou à *La Marseillaise* qu'elle a fait vibrer comme jamais elle ne le fut aux fêtes du bicentenaire de la Révolution... J'ai toujours le vivant souvenir de l'avoir entendue dans *Kundry*, à New York, il y a plusieurs années; au troisième acte elle est constamment présente sur scène (comme le veut la mise en scène de Wagner lui-même) sans émettre un seul son; or, sa présence fut alors à elle seule comme une liturgie sublime à force d'être muette. Elle aura été pour certains, dont je veux bien être, la plus prodigieuse et noble voix du siècle.

- L'universalisme européen comme concept idéologique possède la même racine anthropologique et spirituelle que le monothéisme dont l'Occident est issu; il en est comme le prolongement laïcisé.

- Critiquer, c'est poser son « moi » en instance supérieure à ce que l'on s'autorise à juger. Voilà sans doute pourquoi la doctrine bouddhiste, tendant à faire de ce « moi » une illusion s'avère si peu critique.

- Toute culture est en quelque sorte l'actualisation de configurations complexes et toujours anciennes, faites d'autres configurations plus complexes et toujours plus anciennes; il n'est

guère facile d'y déceler ce qui relève de la vertu et ce qui relève du défaut de complexion.

- Nous avons perdu jusqu'au sens de ce qui nous ferait comprendre que l'admiration d'un maître peut être aussi formatrice que son enseignement même.

- La philosophie (concept typiquement occidental) est un dialogue sur le tiers exclu appelé vérité (sens), alors que la sagesse (nécessairement orientale) est un monologue sur l'identité du monde et de soi, sur les modulations subtiles et infinitésimales (d'adaptations imperceptibles) qui joignent l'un à l'autre. Ce que recherche la sagesse n'est pas la vérité (concept qui lui est inconnu), ni même la signification des choses, mais l'infinie diversité de l'univers. Ce n'est pas le Graal, mais la multiplicité du Graal.

- Cela est on ne sait comment, on ne sait pourquoi. Cela est sans doute sans raison. Irréductiblement.

- Ils ont de sentiments simples – ce qui ne veut pas dire que ce ne sont pas des sentiments.

- ... la douceur impassible de celui a expulsé de soi le moi.

- Dans les jeux, chercher les figures de l'esprit, qui sont la gymnastique de l'âme.

- La manie de considérer la littérature sous son aspect spécifiquement grossièrement national ne date que du 19^e siècle. On aurait bien fait rire Pascal (ou tout autre) si on lui avait dit qu'il était un auteur de la littérature française. Jusqu'à tard dans les Lumières, on tient les ouvrages de l'esprit, quelque soit leur langue d'origine, comme partie d'une généralité que l'on nomme les Belles-Lettres et qui court des textes anciens en grec et en latin jusqu'aux textes contemporains indépendamment de la langue de rédaction.

- Jacques Ferron m'aura appris à lire et à aimer les petits auteurs de troisième ordre ; ils sont ainsi tenus la plupart d'entre eux et la plupart du temps non parce qu'ils ont manqué de talent, mais manqué de ce signe à quoi on reconnaît les grands auteurs : l'unité (d'univers, de style, etc.). Mais aussi parce que, pour toutes sortes de raisons qu'il serait fastidieux de chercher, de dépister ou d'identifier, l'institution de la lecture ne leur a, parfois et pour un certain temps, pas fait de place. Parmi eux, il en est certains que je ne relis jamais sans émotion (Cazotte, Crébillon fils, Casanova).

- Contrairement à la vision romantique de la nature, celle-ci n'est pas faite pour refléter ni même attiser les sentiments; sa première vertu n'est pas non plus sa beauté, mais sa froide impassibilité.

- ... une phrase qui colle comme une peau aux petites choses de ce qu'on appelle réalité.

- Alors que le Christ assume à lui seul la souffrance universelle, le Bouddha donne à chacun le secret pour la vaincre.

- La pierre s'effrite, la fleur se fane, pourquoi resterais-je toujours le même?

- De la rencontre du rien et du non-rien est né le tout.

- La beauté (d'un être, d'une œuvre, de la nature) n'est pas un terme; elle appelle, elle ouvre sur quelque mystère plus grand qu'elle.

- Ce qu'a été Voltaire pour la raison, Rousseau le fut pour la sensibilité.

- X: son petit sourire à semblant d'innocence derrière lequel il se cache pour ne penser qu'à son prochain verre...

- L'œuvre de décentrement : le cas de la littérature siamoise.

- Il convient de reconnaître d'entrée de jeu que de toutes les civilisations extrême-orientales, Chine comprise, celle du Siam (Thaïlande) est la plus aux antipodes de la nôtre sous tous aspects.³ Cette assertion de départ nous fait obligation, lorsque d'aventure nous abordons certaines questions de culture ou de civilisation relatives à ce pays, d'observer deux règles absolues et péremptoires : la prudence et la rigueur – sous peine de méprise, qui risque le plus souvent de n'être qu'une autre forme du mépris. Parmi les aspects de ces antipodes évoqués, il y a l'art en général et la littérature en particulier, que nous aborderons de façon plus spécifique. Il s'agira moins ici de broser un panorama de la littérature siamoise, ou même d'en donner un simple aperçu, que d'interroger les assises anthropologiques sur lesquelles elle repose. Expériences et observations nous auront assez appris que la moindre attitude des Thaïs devant la vie, devant la mort, devant l'amour, devant l'argent ou la conduite automobile, s'avère plutôt visiblement différente de la nôtre ; pourquoi faudrait-il donc qu'ils aient vis-à-vis de l'art ou de la littérature les mêmes enga-

3. J'emprunte cette formule à des hommes avisés qui ont tous plus de cinquante ans de présence dans cette partie du monde.

gements et les mêmes obligations que nous? Tout au long de ce petit essai sans prétention, en forme de réflexions multiples et de digressions diverses, j'ose tenter, s'il se peut, de répondre (d'abord pour moi-même) à certaines interrogations qui ont été ces dernières années soulevées par des esprits sérieux sur le rapport de l'Occidental avec la culture de ce qui est devenu pour certains notre pays d'accueil ou d'adoption. Et comment donc s'y prendre autrement qu'en évoquant son propre cheminement au cours de tant d'années de présence assidue au milieu des Siamois? J'ai souvenir que dans les premiers jours de mon arrivée dans ce pays, que j'aimai sur-le-champ, n'en parlant pas encore la langue (littérature et conversations m'étaient alors interdites), j'avais du moins les yeux qu'il me restait pour voir. Et j'avais été très choqué par l'aspect visuel de l'environnement: couleurs, formes, volumes (des maisons, des monuments, des panneaux d'affichage) m'étaient comme une agression dans mes habitudes occidentales de toujours. Je n'en étais tout de même pas à mon premier séjour à l'étranger, ayant déjà vagabondé assez longtemps dans presque tous les pays d'Europe; j'avais l'habitude de ce que l'on appelle le dépaysement. Mais c'était là mon premier voyage en Asie, et pour tout dire en dehors de ma sphère culturelle. Je m'étais dit sur le coup du choc qu'il fallait me laisser le temps de m'adapter. Le malaise persistait. Et me tenaillait.

J'étais convaincu qu'on ne pouvait pas utiliser ces couleurs, ces formes, ces volumes, qu'il existait tout de même des normes universelles ! Puis, en bon cartésien, je me suis mis à douter. Et j'entrepris alors une longue descente en moi-même pour interroger les assises de ce que je croyais devoir être l'universel. Cette descente, je la poursuis toujours aujourd'hui, et je dois à la vérité d'affirmer qu'il s'agit de la plus troublante expérience de ma vie. J'y ai découvert des évidences, par exemple que j'étais le produit de ma propre culture (mais je ne savais pas encore jusqu'à quel point) et que pour comprendre tant soit peu celle des autres, surtout s'ils sont à des années-lumière de la mienne, il me fallait procéder à une petite et constante opération : réaffirmer d'abord solidement les assises de ma culture et me dire à chaque instant que ce que je vois, aussi bien que ce que je juge par ma réticence, est l'une des réalisations possibles de l'esprit humain. J'appelai à la longue cette opération décentrement de soi, par lequel non seulement il ne s'agissait pas de renier, ni même de remettre en cause ma culture, mais plutôt de comprendre pourquoi celle-ci me maintenait en état de choc devant des phénomènes admis le mieux du monde par ceux qui les vivaient sans problème et sans se poser mes questions. Pour faire bref et ne pas avoir à vous faire suivre pas à pas ce cheminement sur des mois et des années, je dirai que j'en suis arrivé à dater très

précisément les assises de ma culture : la Renaissance européenne. C'est elle, événement capital, qui avait opéré cette dichotomie entre d'abord le sacré et le profane, puis entre le vulgaire et le savant, enfin entre le temps et l'infini, et qui délimitait ainsi les frontières de mon esprit – avec toutes les conséquences esthétiques qui remontaient à la surface pour me placer en état de choc dans un pays qui n'avait pas traversé cette toute petite rupture à l'échelle de l'histoire humaine, cette grandiose rupture à l'échelle de nous-mêmes, cette rupture qui est nôtre, irréparable et irréversible, néanmoins nécessaire. Du moins pour nous. Les guerres de religion avaient pour la première fois induit l'humanité occidentale dans la voie du doute, puis dans celle de la négation ; l'avènement de la science avait conduit à la connaissance du monde, puis à son exploitation à outrance ; l'art et la culture qui en découlaient affirmaient la primauté de l'homme dans la création, le créateur, l'auteur, la personne, l'individu – sa solitude. L'idée d'universalité, dans ce moment grandiose, prenait la place de toute transcendance. Et puisqu'il s'agira ici plutôt de littérature, affirmons tout de go que Michel de Montaigne est le point culminant de cette aventure : *Je suis moy-mesme la matière de mon livre*. Il crée *ipso facto* une forme nouvelle pour le dire : l'essai, dont l'apparition comme genre est inouïe dans l'histoire de toutes les littératures connues.

Ce moment se prolongera jusqu'à fleurir dans le romantisme sous la forme du moi d'auteur, dont nous vivons encore, même quand on le nie, ou le renie. La Renaissance, qui, comme son nom l'indique, faisait renaître tant bien que mal le vieil idéal culturel et politique de l'Empire romain, prolongeait ainsi la seule civilisation de l'humanité où la vertu des lettres fut véritablement une valeur suprême, Rome n'a jamais eu de sciences... pas même de mathématiques – à l'échelle des civilisations, c'était hier... Par la Renaissance, nous fûmes, jusqu'à tout récemment, les héritiers de cette civilisation littéraire, en fait, jusqu'aux bouleversements des suites de la dernière guerre dite mondiale. Laïcisé, ce culte des lettres avait donné lieu à une métaphysique des belles-lettres, refuge en nos temps (et souvent contre nos temps, comme Montaigne dans sa tour) de ceux que nous appelons les gens cultivés. Pourquoi faudrait-il donc que cet héritage assez étroit, il faut bien en convenir, soit celui de toute la terre? Un certain décentrement nous apprendrait que notre prétendue universalité des valeurs, pour être l'une des options de l'esprit humain, n'en est pas la seule. J'avais donc découvert entre-temps que les valeurs que l'on disait universelles n'étaient le plus souvent qu'une des virtualités de réalisation de l'esprit humain. Mais il importe de se décentrer pour les apercevoir ainsi. Et les contempler dans leur propre système de valeurs.

Couleurs, formes et volumes, jadis si étrangères (pas même exotiques) se sont, pour ainsi dire, à travers moi, expliqués. Je les comprends. Je les aime, comme partie intégrante d'un tout qu'il m'a fallu explorer. J'y ai mis des années, à travers des hésitations, des régressions, des découvertes, me disant que si un Thaï acceptait cela, je pouvais bien aussi le faire, ou du moins me mettre à sa place pour essayer de voir par ses yeux. On n'en demande pas tant aux touristes d'une saison. Mais j'avais décidé de m'établir à demeure dans ce pays – sans devenir Thaï (j'ai compris que c'était résolument impossible), j'allais du moins tenter de m'intégrer le mieux possible à un système de valeurs, qui n'était pas celui que je professais au départ, et que je n'extirperais donc pas de moi. Avec la langue, un certain intérêt pour la littérature du pays me vint – déformation professionnelle d'une formation de philologue... Je n'en resterai jamais qu'un simple amateur, point du tout un spécialiste. Et c'est ainsi qu'un jour je tombai sur une entrevue du plus actif des traducteurs de la littérature thaïe en français, Marcel Barang. À la question qu'on lui posait, à savoir si les Thaïs s'intéressaient à leur littérature, il répondait : « Guère! »⁴ Ce qui paraît bien léger quand on n'a pas défini ce qu'est la littérature dans une civilisation où tout, au départ comme on l'a vu,

4. www.eurasie.net/webzine/article, 21 mai 2003.

est dissemblable de la nôtre. Et l'éminent traducteur de donner des chiffres, qui ne disent rien non plus dans une civilisation où 70 % de la population est encore rurale et agricole⁵. De plus, il n'était offert pour toute illustration d'une suite d'assertions que des mentions de romans. Justement ! Ajarn Chetana Nagavaraja, considéré comme le plus éminent humaniste thaï (à l'occidentale – et qu'on ne peut pour cette raison soupçonner de dire n'importe quoi), précise : « Il faut bien reconnaître que toute évaluation de la littérature thaïe qui ne tiendrait pas compte du rôle joué par la tradition orale est condamnée à ne donner qu'une image déformée de notre héritage littéraire. [...] La tradition orale, avec son accent sur l'improvisation, est toujours vivante aujourd'hui. »⁶ Ce point de vue nous fait revenir à ce que nous disions plus haut : la littérature (et l'art en général) possède dans la civilisation occidentale un statut qui l'assimile à une métaphysique ayant plus ou moins remplacé le sacré ; cette hypostasie de la création artistique sous toutes ses formes culmine dans l'œuvre et l'action de Malraux. On ne peut raisonnablement demander

5. Faisons le sort qui convient au reste de l'argumentation : « les médias (TV, cinéma, internet) se chargent de faire une concurrence déloyale au livre. » Voilà un demi-siècle que l'on entend le même argument partout en Occident !

6. *Fervently mediating (criticism from a Thai Perspective)*, Bangkok, Chomanad Press, 2004, p.187 et 172.

à des civilisations qui n'ont pas emprunté notre cheminement de concevoir certaines réalités comme nous le faisons, et qui n'ont certes pas non plus à le faire. C'est ainsi qu'il nous faut procéder à un certain effort mental pour imaginer des civilisations où l'art et la littérature ne sont que des décors, des ornements de la vie plutôt que la vie elle-même, et ne possèdent conséquemment point le statut que, pour notre part, nous leur accordons. On objectera que certaines civilisations y sont tardivement parvenues (Japon, etc.), mais il faut bien reconnaître que c'est le plus souvent par contamination et mimétisme. Ce qui n'enlève rien à leur excellence. Et qui plus est, nous exigeons de ces littératures étrangères qu'elles nous ressemblent, et obligatoirement dans les mêmes termes (formes). Le traducteur français ne parle-t-il pas que du roman ? Or, un jeune écrivain antillais a récemment fustigé d'importance cette attitude en montrant que les littératures non occidentales n'« étaient connues, appréciées et célébrées en Occident [que] pour autant qu'elles ont signé leur reddition face aux genres littéraires occidentaux, faisant même allégeance au principal d'entre eux, le roman, au détriment des manières d'écrire propres à leurs cultures respectives. »⁷ Notre traducteur va même

7. Raphaël Confiant, « De l'euphorie triomphante... », *Le Monde*, 17 mars 2006.

jusqu'à déplorer que beaucoup d'écrivains thaïs n'écrivent que des nouvelles⁸. Or, une enquête rapide auprès d'un certain nombre de nouvellistes connus nous a révélé qu'ils préféreraient tous la nouvelle au roman pour les deux raisons suivantes, conformes en cela à certaines spécificités de la littérature thaïe écrite contemporaine : 1) elle était plus proche de la forme du récit oral court, dont ils avaient conscience de prolonger la tradition authentiquement thaïe ; 2) la publication dans les gazettes quotidiennes en était facilitée. Car ce n'est pas la moindre des caractéristiques de la production écrite contemporaine que de se manifester dans la presse – cette presse qui, en Occident, contrairement à autrefois, n'est plus considérée comme un support noble de la littérature, sauf pour la critique, qui en est le plus souvent l'aspect publicitaire. Ajarn Chetena a attiré l'attention sur ce phénomène qui fait que des universitaires n'hésitent pas à publier dans des journaux des textes qui sont des produits authentiques de l'esprit, que l'on ne concevrait pas à l'Ouest de publier dans des gazettes, si ce n'est dans *Le Monde diplomatique*, ou les *Nouvelles littéraires*. Ici, le journal qui publie le plus de textes dignes de l'appellation de littéraires est le *Krungthep Thourakit* (*Journal des Affaires de*

8 « Il existe aussi une pléthore de nouvellistes, dont certains sont très bons. Mais, dans la majorité des cas, ils n'écrivent que des nouvelles. »

Bangkok)! Inimaginable dans les pays d'Europe ou d'Amérique...⁹ Tous ces nouvellistes, donc, convenaient cependant qu'il était beaucoup plus difficile pour eux de composer une nouvelle que de concevoir un roman, les contraintes que supposait cette forme brève étant beaucoup plus propices aux plaisirs multiples de l'exécution proprement dite. C'est donc le plus souvent pour des raisons d'art que ceux que l'on appelle les nouvellistes thaïs choisissent de s'adonner à ce genre de courte surface dont ils savent à peine ce qui le différencie du conte ou de la fable de la tradition orale.¹⁰ Et ce n'est pas non plus sans raison si l'une des œuvres majeures de la littérature siamoise écrite est sans doute le *Lay Chiwit* (1954) de Kukrit Pramoj¹¹ – que l'on considérerait en Occident comme un roman (il est effectivement publié en traduction sous cette rubrique), mais qui est en réalité d'une composition indéfinissable, faite d'une mosaïque de onze courtes biographies d'autant de personnages, qui meurent

9. Notre traducteur, d'ailleurs, traite dédaigneusement ces écrivains qui « trouvent rarement des débouchés dans l'édition. Ils publient parfois leurs travaux dans les magazines grand public. » *Op.cit.* p. 2

10. On en trouvera un assez bon échantillon en français dans le numéro de la revue *Europe*, incidemment consacré à des écrivains thaïs et laotiens (et principalement à Choderlos de Laclos), n° 885-886/janvier-février 2003.

11. *Plusieurs vies*, traduit par Wilawan et Christian Pelleau-mail, Paris, « Langues & Mondes », l'Asiathèque, 2003.

en même temps lors du naufrage d'un bateau-bus – satisfaisant du même coup à la tradition thaïe du genre bref issu de l'oralité, à thématique philosophique traditionnelle du karma bouddhique et à la particularité de la composition en motifs, qui semble être l'une des caractéristiques spécifiques de toute la culture thaïe (depuis la peinture murale des temples jusqu'à la cuisine!). Comme dans le cas de toutes les civilisations, cette culture du motif généralisé forme système; si l'on en déplace ou supprime un seul élément, on risque alors de mettre en péril l'équilibre de l'ensemble. Si le phénomène caractéristique du langage organisé, que nous appelons littérature, existait à n'en point douter depuis toujours, le mot même de littérature (*wannakhadi*) n'a été introduit dans la langue thaïe que par une décision de l'Académie en 1914, seuls existants, antérieurement, les mots qui désignaient les diverses formes des poèmes (*klong*). Dans un pays où tous les rois furent des poètes... où la première grande préoccupation de l'actuelle dynastie, après la destruction d'Ayuthaya par les Birmans en 1767, fut de restaurer dans l'écrit, par la voie d'une tradition orale vivante qui les avait conservées, les œuvres de l'ancienne dynastie, de façon à pouvoir les sauver une autre fois d'une éventuelle destruction.¹² Un pays

12. On dira, bien sûr, qu'il s'agissait là d'une entreprise de légitimation pour asseoir le nouveau pouvoir... Toujours l'explication par le bas ! On sait à quel type d'esprits revien-

où la meilleure lyrique contemporaine est à chercher dans la chanson populaire, héritière directe de la tradition poétique séculaire.¹³ Un pays où il n'y eut pas d'autre mot pour dire art que le mot *ngnam*¹⁴ (beau), qui désignait aussi ceux qui en étaient les responsables (que nous appelons artistes). La civilisation qui a donné la plus belle statuaire bouddhiste de toute l'Asie, d'un Bouddha à la fois androgyne et ferme, ne peut pas avoir agi sans une conscience assurée de son art... mais encore là, conformément à une conception humble du statut de l'art, l'artiste n'y revendiquant aucun privilège de renommée ou de la propriété créatrice... L'œuvre seule est... et n'est que comme le signe vénérable d'une transcendance indéfinie, et non comme objet d'exposition... C'est nous qui avons inventé cette forme laïque du rôle que jouait autrefois le décor d'art dans la didactique religieuse, et qu'il joue encore d'ailleurs dans les civilisations que nous n'avons pas trop abîmées... Pour définir les traits majeurs de la culture thaïe, Ajarn Chetana y va d'une métaphore musicale. L'orchestre traditionnel thaï (*piphat*) se compose, notamment, de deux

nent ces explications corrosives.

13. Chetana Navagaraja, «The Thai Popular Song and its Literary Lineage », *Comparative Literature from a Thai Perspective*, Bangkok, Chulalongkorn University Press, 1996

14. On utilise aujourd'hui *silpa*, formé comme *wannakha-di* du pali et né à la même époque.

xylophones appelés *ranat*; au premier (*ranat ek*) est dévolu le rôle de mener et de développer la mélodie, alors que le second (*ranat thum*) sert à ponctuer le rythme en syncope; il serait, si l'on veut, l'équivalent de notre second violon, si seulement il ne lui était pas conféré (et à lui seul) la liberté de procéder à des improvisations, interdites au premier, et c'est donc bien ce second qui paradoxalement mène l'orchestre. Lorsqu'un maître joue avec son disciple, il se met d'office au *ranat thum* et laisse à son disciple le plaisir de déployer la mélodie principale au *ranat ek*; c'est de cette position qu'il s'affirme vraiment comme maître. Il en était de même dans l'ancienne structure politique de la royauté siamoise, où un second roi (habituellement le frère) était l'équivalent de ce que l'on pourrait appeler le bouffon du roi, sa conscience – souvent, le palais de ce dernier connaissait des fastes que ne se permettait pas le roi en titre. Il en est aussi de même dans la cuisine thaïe, où le responsable du résultat est celui qui découpe et prépare les aliments, le plus souvent en improvisant avec ce qui se trouve sous sa main, le chef en titre se contentant de les faire sauter. Toute la culture thaïe est sur ce modèle du *ranat thum*: l'improvisation en est la composante capitale, aussi bien dans la musique que dans le théâtre (notamment le *likay*). Et qui dit improvisation affirme la primauté de la variante. Et de l'anonymat. Aussi, n'est-il pas juste de croire,

comme le fait souvent un regard superficiel, que toutes les statues du Bouddha se ressemblent. Il y a assurément des moules qui fonctionnent à profusion – mais les moules diffèrent entre eux par des variations parfois infinitésimales. Il m'arrive d'aller contempler assez souvent une fresque que deux artistes sont à peindre dans un temple (*Wat Trit*) depuis une dizaine d'années et qui en ont pour encore autant de temps... Or, du premier coup d'œil, on a l'impression qu'ils reproduisent des fresques déjà vues ailleurs (au Temple du Bouddha d'Émeraude de Bangkok ou à celui de Nan dans le Nord) : motifs traditionnels semblent s'y fondre avec des scènes attendues ; or, le moindre examen attentif de ce qui est encore en chantier révèle des variations imperceptibles dans le foisonnement des motifs et des originalités parfois drôles (comme dans le cas du ranat thum) dans certaines scènes : des touristes occidentaux facilement reconnaissables à leurs chemises fleuries et leurs shorts, un aveugle vendeur de billets de loterie, etc. ; tout cela dans une peinture murale parfaitement sérieuse qui culmine d'ailleurs dans la représentation d'un Bouddha de nature plus qu'humaine : la culture du motif et de sa libre variance : tel est l'essence même de l'art thaï. Et de la littérature, tout aussi bien. Je fais appel une fois de plus à Ajarn Chetana : « La plus grande partie de notre ancienne littérature est improvisée, jamais archivée, appréciée et

assimilée par un public sur place. [...] Cette tradition est restée vivante dans notre société. [...] Elle laisse un héritage qui n'a pas toujours la forme de l'écrit, car elle ne reconnaît pas la seule suprématie du texte. [...] Enracinée dans cette tradition se trouve une extrême confiance dans la puissance créatrice de l'homme – laquelle n'est l'exclusive propriété d'aucun moment de l'histoire, ni d'aucune génération particulière. »¹⁵ Je me souviens d'avoir assisté, au centre de Bangkok, au milieu des spectateurs assis sur des pelouses, à un *likay* dont les acteurs improvisaient à partir des bruits de la rue et du chemin de fer qui passait derrière. C'était de la haute voltige ; les protagonistes se faisaient à la fois mimes, danseurs, acrobates... Le canevas de la pièce avait été défini par les membres de la troupe, et le public ne se faisait pas faute d'y intervenir. Je me trouvais bien loin de ce qu'avait écrit un homme de théâtre occidental (qui était venu *civiliser* des étudiants de théâtre dans une université), à savoir que l'on pouvait compter sur les doigts d'une main les représentations théâtrales à Bangkok au cours d'une semaine... C'était bien peu faire cas du statut réel du théâtre dans cette civilisation, et qui dérive encore aujourd'hui du sacré ; chaque représentation donne lieu, avant de se tenir, à une cérémonie où les acteurs rendent hommage par

15. *Op.cit.* p.75-76.

offrandes d'encens, de fruits et de prosternations au grand maître mythique du théâtre, *Phra Nirot*, dont le masque est placé sur un autel *ad hoc*. Il est à peine croyable qu'il en aille de même aussi pour les séries télévisées, la cérémonie se tenant derrière les caméras avant l'émission ! Les troupes ambulantes d'amateurs ou de professionnels, se déplaçant d'un bout à l'autre du pays, sont innombrables. Et chaque village de province a sa troupe virtuelle, formée des gens du lieu et qui peuvent à quelques heures d'avis vous monter un *likay* ou un *khon* de circonstance ; certains paysans, souvent peu lettrés, connaissent par cœur des tirades, ce qui est à peine concevable pour une mémoire occidentale. Évidemment, pour le savoir, il faut être sorti tant soit peu des sentiers battus et rebattus. Il va sans dire, en conséquence, que dans une telle culture de l'improvisation, comme le note encore Ajran Chetana, on « ne porte que peu d'intérêt à la personnalité de l'auteur. »¹⁶ Cette autorité (d'où vient le mot auteur), nimbée des attributs du transcendant, c'est

16. Cette observation est si vraie que l'an dernier, une célèbre troupe russe étant venue présenter *Casse-noisettes* au Centre culturel de Bangkok, le luxueux programme de l'événement ne mentionnait même pas le nom de Tchaïkovski ! Et j'ai sous les yeux à l'instant même, une publicité annonçant une prochaine représentation de *Tosca*, où l'on ne s'attarde qu'à nommer Puccini en passant – mais plus de la moitié du texte est consacré au décorateur-costumier... et à sa carrière. Pas un mot des interprètes !

encore nous qui l'avons inventée au cours de notre cheminement historique. Au moment où Montaigne inaugure un genre nouveau (l'essai), conçu pour contenir le moi en quête de lui-même, l'imprimerie a d'ores et déjà installé la concurrence dans la prolifération des écritures sous la forme de cette marque d'auteur que l'on appelle le style... Pour remporter désormais l'attention et l'adhésion de lecteurs de plus en plus nombreux, le moi doit coïncider avec cette qualité (« Le style, c'est l'homme même », Buffon). L'assomption de l'individualité en Occident a fait le reste pour conduire à l'écrivain romantique, esseulé, maudit, et constitutivement rebelle. Nous vivons depuis des siècles avec cette image hypertrophiée, nous empêchant de comprendre qu'un homme qui écrit est d'abord un artisan, un homme de métier, un ingénieur de la langue et de l'imaginaire. Or, il n'y avait pas de mot en thaï, jusqu'à tout récemment, pour départager l'artisan de l'artiste; il en fut de même dans tous les domaines de la création. Et c'est pourquoi il importe de reconnaître que, par exemple, ce qui, dans notre fascination pour les textes, porte sur la narration (inhérente au style), s'investit, dans le cas des textes siamois, dans le récit, propice à l'incorporation et au développement des motifs dont il a été question plus haut. Notre traducteur, en Occidental qui se respecte, ne s'intéresse

qu'aux « personnalités exceptionnelles, qui dans la plupart des cas, ont eu la chance de vivre dès l'enfance dans un monde de livres. » Il ne va pas jusqu'à préciser que ces livres devaient être occidentaux, mais on peut le soupçonner, alors que la tradition authentique voudrait que l'on fût plutôt formé par l'ineffable tradition de l'oralité. Et de mettre en avant un auteur qui est, du point de vue occidental, irréprochable, mais ne saurait être considéré comme particulièrement représentatif de la plus authentique partie de la civilisation thaïe : Chart Korbjitti, dont *la Chute de Fak* (1981) « a marqué la naissance du roman thaï moderne, en décrivant l'individu affrontant la collectivité. » Nous y voilà ! Un Thaï ne peut être un écrivain que s'il se conforme aux critères de l'Ouest : romancier, moderne et rebelle (ou maudit), et de façon plus moderne : sensationnel et provocateur dans les médias. C'est comme si on réclamait le plateau de fromages dans des agapes thaïes ! Ceci dit sans préjudice pour les somptueuses qualités de Chart Korbjitti, qui est vraiment l'écrivain que l'on dit ; mais, en fait, il n'est guère représentatif de sa culture, ou s'il l'est, ce ne serait que par des techniques de création qu'une étude plus approfondie devrait pouvoir relever dans sa manière propre. Toute la question étant maintenant de savoir si un écrivain a le devoir d'être représentatif de sa culture, et alors il faut laisser de côté toute considération, même

malveillante, sur le caractère collectif de la responsabilité artistique. S'il a le droit le plus strict de ne pas l'être, alors laissons aux autres le droit tout aussi légitime de se fondre dans une culture communautaire. Ce n'est d'ailleurs pas cet attribut accessoire de représentatif qui doit faire d'un écrivain un artiste, mais plutôt l'intensité et la bonne réception de son travail d'artisan. La littérature ayant au Siam un statut plus humble que dans nos parages, elle n'a pas de caractère utilitaire, si ce n'est, le plus souvent, son aspect didactique relatif à l'enseignement bouddhique. Loin des Thaïs l'idée d'une littérature nationale. S'ils se reconnaissent ainsi dans leur littérature (traditionnelle ou orale ou même contemporaine), ils ne la brandissent nullement comme une arme de revendication nationale, comme ont fait la plupart des jeunes littératures de l'Occident nées du mouvement des nationalités au 19^e siècle, et comme le font encore aujourd'hui les communautés minoritaires de l'Occident, ou assimilées. Ajarn Chetana a montré de façon irréfutable que même les écrivains que l'on pourrait qualifier d'engagés, le plus souvent sous l'effet d'influences occidentales (surtout après les événements sanglants des années 70-73), ont peu à peu, non pas renoncé à l'engagement, mais tempéré leur pensée au profit d'une conception plus ample du monde et de son mystérieux destin. D'ailleurs, l'idée même d'une littérature comme corpus

d'une nation n'est apparue qu'après la Révolution française, au début du 19^e siècle, notamment dans l'enseignement de Jean-François de La Harpe (1739-1803). Auparavant, on ne demandait à la littérature que d'être texte. Un thuriféraire de Marcel Barang, que nous aurons peu cité en raison de la pauvreté de son argumentation, allant jusqu'à attribuer à des causes *ad hominem* certaines prétendues carences de la culture thaïe, faisait cette observation néanmoins fort juste : « Lorsque je leur demande ce qu'est l'identité thaïe, ils ne peuvent me répondre et peuvent juste se mettre en colère après moi pour être trop occidental. »¹⁷ Justement ! Le propre d'une identité forte et vivante est précisément de ne savoir se définir, de n'avoir aucune raison de devoir le faire. J'ai remarqué, partout dans le monde, que les velléités à tous crins de définitions identitaires se faisaient particulièrement vives, et souvent pathétiques, dans des communautés en danger ou en voie d'assimilation, ou encore dans des cultures crépusculaires. Les Thaïs n'ont jamais ressenti ce besoin absurde de se définir, ayant résisté par enchantement à la colonisation occidentale, seule communauté du monde à avoir même réussi à assimiler et intégrer sa forte immigration chinoise au cours des siècles ; et si aujourd'hui l'occidentalisation, sous la forme de la modernisation, y fait

17. www.memoires-de-Siam.com, 16/08/2003.

des ravages extérieurement fort apparents, la culture thaïe (qui se transforme comme tout ce qui est vivant) – non pas celle que lui voudraient des Occidentaux pour qu'elle leur ressemblât – n'a pas perdu son âme. Racine, Molière, ou même Proust, ne se sont jamais demandé s'ils étaient vraiment Français. Une culture vivante va de soi. Il n'y a pas de grands écrivains? Soit! D'abord qu'est-ce qu'un grand écrivain dans une époque où ce sont les médias qui le font ainsi? Celui que l'on décrète tel? Ou à qui l'on décerne un grand prix? Le sera-t-il encore dans les temps à venir? (Et c'est nous encore qui avons inventé l'importance de ce jugement des siècles...) Les Siamois ne jouent pas leur *Ramakien* anonyme, non parce qu'il est un vestige de leur passé, mais parce que la représentation en est *ngnam* dans le présent – et c'est suffisant. Et ils chérissent ce moment par des attentions qui nous sont bien étrangères.¹⁸ C'est encore nous qui avons inventé la

18. Il faut des heures pour seulement ajuster le costume d'un personnage secondaire du *khon*. J'ai assisté récemment à une représentation en plein air dans un parc de Bangkok : tous les enfants, de cinq à dix ans, se promenaient avec désinvolture entre les gens assis à même les pelouses ; mais lorsque la représentation commença, ils se sont d'un seul élan précipités au ras de l'estrade pour n'en plus bouger pendant plus d'une heure. On ne pourra pas dire qu'il s'agit là d'un art aristocratique de cour, comme on le fait souvent – par méprise et par mépris. On joue quatre soirs par semaine, dans un grand théâtre de Bangkok, un

toute-puissance du passé sous la forme de l'histoire. Et puis, la question du grand écrivain est mal placée (comme on dit d'une voix qui fausse) dans une culture où les siècles n'existent pas, où les paroles et les textes ont rang de décors éphémères (impermanents) de la vie. Et pourquoi pas ? Le chef-d'œuvre du Siam, c'est sa vitalité indéfinissable, si somptueuse que nous venons y chercher quelque chose d'aussi indéfinissable... Son plus ineffable monument, c'est son peuple, à nul autre pareil... Dans les conditions particulières où nous avons vu se déployer la littérature siamoise, il devient compréhensible qu'on lui reproche parfois de n'avoir pas de critique. Nous ferons encore ici appel à Ajarn Chetana, puisqu'il a le don de l'argument irréfutable : « C'est un fait que la critique en Thaïlande ne jouit pas du même statut ni du même privilège que dans les sociétés des Lumières. [...] Cela veut simplement dire que notre culture de la critique est intrinsèquement liée à notre tradition orale. »¹⁹ La critique est un appendice qu'au cours de notre destin

épisode (changé tous les quatre mois) : un mal intentionné me disait que ce devait être pour les touristes... Toujours la corrosion ! Or, il m'arrive lorsque j'y assiste (au moins une fois par mois) d'être le seul spectateur étranger dans cette salle toujours pleine, qui doit bien contenir cinq cents spectateurs et dont les billets sont à mille bahts – une fortune en Thaïlande !

19. *Op.cit.* p. 3 et 79.

historique, nous avons amalgamé à la création même. On conçoit toujours mal qu'il puisse exister un art sans son corollaire critique. Mais il en va pourtant bien ainsi dans le coin du monde dont nous parlons, et qui ne s'en porte pas plus mal. Doté d'une telle armature et d'une telle armure, le Siam a beau se moderniser, il reste inentamable dans sa culture toujours aussi profondément énigmatique, à jamais aux antipodes de la nôtre, insaisissable à moins d'un décentrement de la part de celui qui consent à la contempler de l'extérieur. Si sa littérature traite de thèmes que l'on pourrait à la rigueur désigner comme universels (l'amour, la mort, la lutte entre le bien et le mal, etc.), elle le fait dans des formes si particulières, délicates, subtiles et si éloignées des nôtres que ces thèmes s'en trouvent à peine reconnaissables. Tout comme sa poésie s'avère d'une telle sophistication de rythmes et d'assonances que, s'il est possible de la traduire dans ses mots, il est impossible d'en rendre la teneur en intensité poétique... Il faut l'aborder en sachant qu'elle ne cherche pas à mimer la transcendance, comme le fait notre conception générale de l'art.²⁰ Les contempteurs d'une conception toute différente

20. Un seul poète thaï, Angkarn Kalayanaphong, visiblement influencé par les métaphysiques occidentales de l'art, confie à la poésie le rôle d'un substitut du nirvana – mais cette idée pourrait tout aussi bien lui venir du bouddhisme mahāyāna.

du littéraire chez les Siamois se retrouveront sans doute dans le jugement que rendait sur la littérature siamoise un ambassadeur britannique à Bangkok au 19^e siècle : « La littérature des Siamois est en tout et pour tout fort maigre et sans intérêt ; du point de vue de l'imagination, de l'invention, de la force ou même de la correction, elle se situe nettement en dessous de celle des Arabes, des Persans ou même des Hindous. Leurs tentatives semblent à peine s'élever au rang de celles des tribus des Îles indiennes ; et à en juger par quelques traductions de ce qu'ils considèrent comme leurs chefs-d'œuvre, je n'ai aucun scrupule à les tenir comme singulièrement puérils et vides. »²¹ À quoi, de bon aloi, rétorque ironiquement Ajarn Chetana : « Pour tout dire, un pays affligé d'une telle pauvreté littéraire ne devrait jamais aspirer à prendre place au milieu des nations civilisées. »²² Ainsi se trouvaient singulièrement justifiées les entreprises coloniales du 19^e siècle.²³

21. John Crawford, *Journal of an Embassy to the Courts of Siam* (1828), [reprint] Kuala Lumpur, Oxford University Press, 1967, p. 335.

22. *Op. cit.* p. 149.

23. Vers la même époque, un autre lord anglais du nom de Durham, envoyé, lui, aux antipodes du Siam, affirmait des Canadiens français qui venaient pour la première fois de se révolter contre la domination britannique au Canada : « C'est un peuple sans histoire et sans littérature. » (*Rapport* de 1841). L'argument servait, décidément, sous toutes les latitudes.

Voilà donc sommairement exposée la problématique à laquelle nous sommes confrontés, lorsque d'aventure nous abordons la question des littératures non occidentales en général et de la littérature siamoise en particulier. Elles ne sauraient nullement constituer des miroirs où nous serions appelés à nous contempler; tout au plus sont-elles des fenêtres où nous avons avantage à regarder passer le monde dans son irréductible et somptueuse diversité. Il faut être très profondément enraciné dans sa propre culture pour pouvoir avec une certaine aisance aller vers l'autre; et c'est très souvent l'insécurité culturelle qui engendre les réticences et les malentendus. En retour, quand on parvient à l'appréciation de l'autre, on accède du même coup à la compréhension de soi. Ce long exercice de décentrement, en tout cas, aura été pour moi une sorte d'opéra magna dans le sens de l'opération alchimique – une œuvre de transformation, et presque de conversion de soi, dont chacun, sauf chez les bouffons, a tant besoin à tout âge de la vie.

- Non pas faire ce qu'on veut, mais vouloir ce qu'on fait...

- Je ne sais bien faire qu'une chose: aligner des mots le moins incorrectement possible.

- Dieu ne se comprend pas avec l'intelligence,

mais avec la foi, qui est une forme fine et subtile de l'intuition...

- Libre, y compris de soi...
- La volonté de Dieu n'est pas dans les événements de l'histoire, elle est dans le cœur de chaque homme.
- Un jour de plus se lève sur la boule qui tourne depuis quatre milliards d'années...
- Ce que la racine sémitique de la religion chrétienne a introduit de nouveau dans le monde spirituel, c'est la relation personnelle avec la divinité: d'abord collective chez les Hébreux, elle devient individuelle chez les chrétiens.
- Tout ce qui est étranger, par nature, dérange; ce peut être dans un sens positif (sur...) ou négatif (rejet).
- L'alternance effrénée du jour et de la nuit, qui compose notre pauvre vie, n'a pas d'autre origine que la fuite éperdue de notre petite poussière de planète dans l'espace depuis des milliards d'années...
- L'homme aura versé le meilleur de lui-même dans ses grandes œuvres d'art; l'éternité

lui pardonnera en conséquence d'avoir existé tel qu'il fut. Mais y aura-t-il encore une étincelle de conscience pour s'en rendre compte? Il lui sera ainsi beaucoup pardonné, dans l'éternité, d'avoir existé tel qu'il fut.

- C'est ce monde sans heures – puisqu'il n'y a plus d'espace – et sans lieu puisqu'il n'y a plus de temps – qui est le Royaume de Dieu...

- À moins d'être un universitaire spécialiste de telle littérature nationale, la grande majorité des lecteurs ne consomment pas une littérature pour rendre hommage à la nation qui l'a produite : nous consommons d'abord des auteurs, ou des œuvres, parce que nous y trouvons un profit ou un plaisir. Ainsi, je ne lis pas la littérature française, mais Montaigne, Pascal ou Rousseau, pour m'en tenir aux plus anciens. Ou tel auteur suédois, non parce qu'il est suédois, mais parce que son œuvre (ou l'une de ses œuvres) m'enchantent... Je ne pense même pas à son origine quand je le lis. La notion même de littérature nationale est très récente. Et plutôt inutile.

- ... ce que j'appelle l'esprit gazette...

- L'univers est un grand jeu que Dieu s'offre à lui-même...

- La compassion bouddhiste n'est pas un sentiment affectif, mais un acte intellectuel par lequel on comprend que l'ensemble des vivants connaît le même sort de la souffrance universelle. Nulle pitié dans la compassion.

- J'appelle spirituel celui qui accorde quelque attention à l'esprit comme instance suprême...

- Rien n'annonçait que j'allais mourir ce jour-là. Et comme rien ne l'annonçait, eh bien, je ne mourus point.

- S'il n'y avait point le concours de nos sens pour percevoir les multiples splendeurs de l'univers, ces splendeurs seraient comme si elles n'étaient pas ; c'est nous qui créons tant de beauté, c'est par nous et en nous seuls que cette beauté se manifeste. Sans nous, la nature serait aveugle, muette, voire sans existence.

- Des mastodontes d'apparence qui seraient chez nous des champions de muflerie sont ici des parangons de courtoisie, de politesse et de délicatesse.

- J'ai passé la moitié de ma vie à croire que les œuvres de haute culture pouvaient tant soit peu, seules, faire reculer certaines barbaries ; l'autre

moitié à me rendre compte qu'il n'en était rien, qu'aucune œuvre de haute culture n'avait jamais fait reculer un fait de barbarie... Ce qu'il me reste de vie sera maintenant consacré à contempler avec un sourire amer cette triste vérité...

- C'est par l'invention du chromatisme que la musique occidentale s'est donné le pouvoir de percer le voile de Maya derrière lequel se dérobait la réalité essentielle...

- Les passions, ces démangeaisons de l'âme...

- Lettre (apostrophe) à La Fontaine: Eh ! le Bonhomme, t'es dans les choux! La fourmi n'est pas prêteuse, j'en conviens, mais Dieu l'a faite comme elle est... et cette pauvre cigale... Et que serait donc le monde, si la fourmi était prêteuse et la cigale travailleuse? Qui danserait quand il fait chaud?

- Les arts s'approchent de la musique quand ce qu'ils ont à dire est indicible...

- L'univers est si imprévisible dans ses desseins et métamorphoses où il mould toute chose que nous aurions mauvaise grâce à l'enfermer dans un sens unique, une direction, un rôle...

- Vivre dans le présent (et non vivre le présent, ce qui supposerait encore un certain effort) : nous ne savons plus ce que cela peut vouloir dire, étourdis jusqu'au vertige par notre souci du passé et notre inquiétude de l'avenir. Tournés vers le passé entre regrets et remords ou vers l'avenir entre la crainte et l'impatience... jamais rien pour le présent furtif, qui est le tout de l'existence...

- La volonté de savoir : autre forme de la volonté de puissance ?

- La seule spécificité de l'être humain sur la bête, c'est sa capacité d'être bon... (il la doit à sa conscience).

- Pourquoi faire quelque chose quand on peut ne rien faire ?

- Leur tolérance les rend paradoxalement imperméables à toute conversion...

- En fait, la croyance animiste est la plus naturelle qui soit de toutes les croyances non révélées. L'énergie de la nature (matière) y est considérée pour une force contraignante. Le polythéisme des Grecs n'est qu'une forme élaborée de l'animisme. En termes modernes, cette croyance primordiale a évolué (ou est confirmée) pour donner le système de la pensée subatomique.

- La pitié naît d'une certaine culpabilité; voilà pourquoi elle n'est pas courante dans le bouddhisme, où la compassion est une forme de solidarité avec toute la création, chacun étant responsable de son propre karma.

- Une devise: Liberté, amitié, vérité...

- Il va pleuvoir aujourd'hui. En annonçant cette détestable nouvelle, X ne voulait pas dire qu'il pleuvrait peut-être, mais qu'elle trouvait son plaisir à faire savoir qu'elle était contente d'être fâchée de ce qu'il allait sans doute pleuvoir...

- La bonté est une mansuétude qui nous vient de la compréhension du monde.

- Le fatalisme, c'est croire que tout est tracé et joué d'avance. Rien à voir avec le fait de s'incliner devant la réalité telle qu'elle est, et qui est une vertu (résignation).

- C'est avec les concepts vides que l'on fait les idéologies...

- Ce premier soupçon de lumière, qui n'est pas encore le jour et déjà plus la nuit!

- L'humour est sans doute ce qu'il y a de plus intime dans une langue – sa pratique exige de la

complicité. Celle-ci n'est pas toujours disponible quand on aborde une autre langue. Voilà pourquoi il est recommandé de ne pas user d'humour dans une langue qu'on maîtrise mal.

- Il n'y a rien comme la vie des sens pour pressentir ce qu'est la divinité: c'est l'exultance à perpétuité!

- Immobilisés dans la petitesse de notre monde quotidien, nous oublions de nous mettre constamment en situation devant l'univers dont nous sommes parties. Il faut bien que cet univers aille quelque part. Et s'il ne va nulle part, ce sera bien tout aussi extraordinaire que s'il avait une destination précise...

- La masse, c'est-à-dire la foultitude réduite à sa plus simple expression, l'individu, lui-même réduit à sa fonction capitale: la consommation...

- Ce n'est plus le travail qui aliène les gens, mais le temps de loisir, accaparés qu'ils sont par les merdias qui façonnent leurs cervelets...

- Le photographe Nisaï: plus que des photos, des visions!

- Le fataliste dit: ça devait arriver; le révolté

dit: ça n'aurait pas dû arriver; seul le sage dit: c'est arrivé...

- La langue française n'est jamais aussi musicale que lorsqu'elle est monotone (voir les vers de Racine).

- La Chine ne s'était jamais donné, dans ses millénaires de civilisation, de mission universelle; c'est cinquante ans de communisme à l'occidentale qui lui en a donné l'idée... et surtout l'envie...

- La vie ne ressemblant le plus souvent pas à ce qu'il nous est par ailleurs donné d'imaginer, on la croit absurde...

- Nous, habitants des Amériques, sommes le produit d'une drôle d'erreur historique: on pensait aller à la Chine (comme on disait alors), et l'on s'est arrêté sur un continent inconnu, immense à force d'être isolé... Cette erreur, l'histoire nous la rend bien...

- Khai kong: vendre des choses... n'importe quoi, des babioles, des vêtements, de la soupe, des n'importe quoi ne pouvant servir à rien... – tel est l'idéal de n'importe quel Thaï que vous rencontrerez et à qui vous demanderez ce qu'il veut faire... Non pas qu'il ait l'esprit marchand,

loin de là ! Mais il croit pouvoir réaliser ainsi ce qui est la gloire nationale : ne rien faire ! Le grand loisir que de vendre n'importe quoi... surtout si on n'en vend pas beaucoup...

- La respiration est la plus élémentaire de nos fonctions vitales ; elle en est aussi la plus neutre, ne causant ni sensations agréables ou désagréables... Voilà pourquoi elle est à la base de la méditation.

- Les Américains sont des caricatures de leurs dessins animés : du Walt Disney moins la technique. Ils pensent à tout, sauf au petit détail qui fera tout sauter.

- Ce que je crois croire... pour mon amie Amonsiri qui me posa la question. L'horoscope des Grecs m'a fait Gémeaux – c'est dire que, de façon permanente, deux hommes en moi sont sensés cohabiter. Je puis vous assurer par ailleurs qu'ils s'entendent à merveille. Cette double nature n'a jamais été, par moi, vécue comme un conflit, ni même comme un déchirement, ainsi que je vois chez certains Gémeaux qui m'entourent – au point que je ressens la dualité de mon être comme une unité somme toute assez heureuse. On comprendra que j'aie eu pour maître de morale, que j'ai toujours, Henri de Montherlant, dont toute la doctrine tient dans la

notion d'alternance des extrêmes et qui écrivait ce que j'aurais peut-être écrit : « Je veux être à la fois Don Juan et saint Vincent de Paul. » Son petit livre, presque inconnu, *Service inutile*, est toujours mon livre de vie et de chevet depuis l'âge de vingt ans. En raison de ce qui vient d'être succinctement décrit, mes croyances présentes, passées et futures se trouvent constamment soumises à la loi de l'alternance, jusqu'à honorer parfois dans le même temps la foi dans les contraires. Si bien que l'on se demande souvent si je crois vraiment en quelque chose, car je reste convaincu à la fois que la réalité est une illusion, tout en étant prêt à y livrer bataille pour son existence. Jusqu'à être reconnu parfois pour mon esprit de contradiction, croyant et non-croyant dans le même instant, ou successivement. C'est ainsi qu'élevé dans une famille assez peu chrétienne, j'ai paradoxalement senti le besoin de défendre le christianisme, me démarquant ainsi des enfants de ma génération qui, au Québec du moins, fut plutôt anticléricale et passablement critique à l'égard de l'Église – mais j'en vivais comme d'une culture (tout culte n'est-il pas étymologiquement une culture?). Dans cette oscillation perpétuelle de mes pensées, il y a néanmoins des constantes : intellectuel occidental, je n'ai jamais pu me débarrasser de l'idée de l'existence de Dieu – non pas du dieu des déistes, puisqu'il faut bien, après tout, comme le voulait Voltaire, que cette horloge

existe et ait son horloger, mais du Dieu de Jésus-Christ, celui que la Bonne Nouvelle est venue révéler comme un Père... Jésus-Christ, fils de Dieu, oui, dans la mesure où ce qu'il révèle du même coup, c'est que nous sommes tous, au même titre que lui-même, fils de Dieu, fils de celui que l'on appelle le Créateur, faute de mieux... L'homme-dieu, aux deux natures divine et humaine, c'est chacun de nous. Au total, je ne crois nullement en tous points aux dogmes et doctrines de l'Église, mais je crois qu'il est bon que l'on y croie – l'Église elle-même étant la dénomination de l'humanité entière censée être rachetée par cette révélation. Mais je crois aussi que cette révélation est l'incarnation historiquement spécifique du monde issu d'une histoire particulière, judéo-romaine, dont le bouddhisme est l'autre face, l'autre incarnation. Ce que dit la Passion du Christ est de la même teneur que ce que dit le Bouddha de la révélation de la souffrance universelle: l'une prend sur elle toute cette souffrance pour lui conférer un sens supérieur, l'autre tente de la vaincre par exercice de l'esprit. Je ne suis donc pas de ceux qui tentent malencontreusement d'opposer l'une à l'autre, la figure du Bouddha et celle de Jésus-Christ, louant la première pour sa sérénité, rejetant l'autre pour son aspect torturé. Je dis que les deux sont l'incarnation, dans des anthropologies fort différentes, mais non divergentes, d'une même vérité: le

mystère que constitue notre existence humaine par l'existence de sa misère. Tout le reste se monnaie en de menues pièces doctrinales marquées par des contextes pluriellement distincts, et également louables, auxquelles vont toutes mes vénération. Aussi ai-je demandé qu'à ma mort, on procède à une cérémonie bouddhiste pour mes cendres et aussi à une cérémonie chrétienne pour mon âme immortelle, par fidélité au monde où le destin m'a mis. Je ne parle pas ici des autres croyances parce qu'elles me sont inconnues. On ne peut pas, dans une vie d'homme, tenir compte de tout. Il y a bien assez d'avoir été un pauvre exemplaire humain. Ma vie s'achevant et ayant atteint le versant du déclin, je me résous, comme chacun, à n'avoir pas tout connu, ni tout compris. On voit par là que ma tendance généralisée au paradoxe de l'alternance est donc faite de valeurs tout de même constantes auxquelles je crois avoir toujours cru : d'abord et surtout la croyance en la primauté du spirituel, cette aspiration de l'homme au-delà de lui-même, parce qu'il est tout à fait insuffisant de poser l'homme sans en faire un mystère. Puis, il y a la culture, qui est une autre façon de définir et d'aborder la même énigme. Fils de la Renaissance, tout en ayant fait du Moyen âge, qui s'y oppose, le sujet de mon métier, j'ai découvert sur le tard que cette culture était historiquement marquée par mon origine occidentale. Cet événement considérable par

lequel s'entame l'histoire de l'Occident moderne a vu, pour faire bref, s'évacuer le sacré pour voir triompher le savoir. Le culte de la culture comme alimentation de l'esprit est, de ce savoir, la manifestation la plus remarquable. Je crois en ce savoir, en tant que réservoir de la conscience ; il est censé guérir de tout (c'est du moins la mission qu'on lui a confiée), mais il est lui-même source de souffrance. Une grande partie de ce qui est dit aux adeptes bouddhistes par l'enseignement du Dhamma nous est révélée à nous, Occidentaux, non plus par les Évangiles, mais par les grandes créations de notre histoire : Dante, Shakespeare, Michel-Ange, Bach, Goethe, Proust, Picasso – une myriade de créateurs. Même si le bouddhisme, dans son essence, pressent que cette nourriture est superflue, il reste que pour un Occidental, elle est l'unique nourriture de l'esprit par laquelle la vie spirituelle se perpétue. Je crois que l'esprit vit et se révèle à lui-même par la fréquentation des grands esprits de l'histoire à travers le miroir de leurs œuvres – ces œuvres où se reflète le fonctionnement même de notre esprit. Et je crois même plus : que seule cette fréquentation constitue notre salut. Notre consolation temporaire de la souffrance. D'autres continents de l'humanité ont inventé d'autres voies. La voie occidentale, depuis la Renaissance, s'appelle humanisme : priorité à l'homme – cet homme dont je soupçonne qu'il est le joyau de l'univers pour

en être la conscience, mais dont je désespère aussi en raison de ses successives et irréparables faillites historiques. L'Occident en a fait un moi au détriment des solidarités, l'Orient le dissèque pour le dissoudre dans le grand tout de l'univers. Dans un cas comme dans l'autre, si ce moi fait problème, il est tout l'homme. J'aime à citer Poincaré: « La conscience n'est qu'un éclair dans la nuit, mais cet éclair est tout. » L'apparition de la conscience dans l'univers est le seul événement qui ne soit pas réversible: la conscience ne peut que s'accroître. Elle est ce par quoi nous sommes hommes, et ce par quoi nous pouvons déjà percevoir que nous sommes encore plus que l'homme: le miroir par lequel l'univers se perçoit. Je suis toujours allé chercher dans l'histoire la plus reculée les raisons de mon actualité. Et j'ai souvent cité Goethe à ce propos: celui qui n'est pas en mesure de rendre compte à autrui de l'histoire de nos millénaires, vit dans la plus totale obscurité. C'est pour vivre dans la clarté que j'ai toujours privilégié la connaissance de l'histoire. On m'a souvent pris pour un érudit; en fait, je cherche l'homme, et sa signification, dans la connaissance de ses agissements, que l'on appelle histoire. On sera peut-être étonné de ne pas voir dans ces croyances des idées ou des convictions proprement politiques. Et pourtant, elles ne furent pas tout à fait absentes de ma vie. J'ai été, comme on dit, engagé dès mon adolescence, conséquence de

ce que j'ai dit plus haut. J'ai toujours voulu croire en la fraternité des hommes, avec ce que cela suppose dans l'organisation des communautés, et même si l'histoire nous en enseigne la faillite. Cette croyance est chez moi têtue. Cela a commencé par mon propre pays, pour la souveraineté duquel j'ai lutté, qui me semblait être le début de cette liberté dont toute fraternité se nourrit. Et j'ai parfois, dans ma propension aux contraires, professé d'un seul tenant des idées souvent adverses. Je n'ai même pas à m'en excuser. J'aurai cependant terminé ma vie par un refus absolu de l'actualité, qui ne nous dit rien d'essentiel sur nous-mêmes, mais nous en cache, au contraire, la lumineuse vérité. Vaincre en soi même tout ce qui n'est pas l'inactuel, disait Nietzsche. C'est l'effet d'une lutte perpétuelle contre le monde tel qu'il nous est donné. Surtout en nos temps de si grande désespérance. Je le regarde néanmoins, s'il se peut, avec le sourire du grand Éveillé. Mon royaume n'est plus de ce monde. Je crois en l'éternité au-delà du temps. Pour l'heure, je cultive des fleurs. Dans l'horoscope d'Orient, je suis Serpent.

• *Le Roi des rizières* de Claire Keefe-Fox (Plon, 2007, 381 pages). La romancière, déjà bien connue des amoureux et amateurs du Siam, nous avait donné en 1998 un excellent récit sur Constance Phaulkon (dit le Faucon du Siam), ce Grec célèbre du 17^e siècle, devenu conseiller

du roi Naraï et quelque peu responsable des non moins célèbres ambassades de Louis XIV à la cour d'Ayuthaya. Il s'agissait du Ministre des Moussons (chez Plon également). Voici qu'elle nous revient avec un nouveau roman gravitant autour d'un autre personnage énigmatique de l'histoire thaïe: le roi Taksin, qui, à la suite de la destruction de la capitale par les Birmans en 1767, réunifia le royaume, bouta les ennemis hors du pays et se fit roi du Siam reconstruit par lui. Les Thaïs ont eu l'honneur et le plaisir de lire ce roman un an avant nous, puisqu'il a paru en traduction en 2006 (Nanmeebooks, 2549, 437 pages). Le premier roman siamois de Madame Keefe-Fox suivait d'assez près les bonnes sources de l'histoire. Or, voici que, sans trahir pour autant l'histoire telle qu'elle nous est transmise par les documents, l'auteur donne ici libre cours à une fiction romanesque intense en créant un personnage qui fait toute la qualité de son récit et en établit la vraisemblance. Il s'agit de Mathieu de Kerhervé (devenu Ma Tyou en siamois), frère fictif d'un personnage réel qui fut missionnaire au Siam à l'époque où se situe l'action. Oserait-on dire que la création de ce personnage donne à la romancière une envergure de belle venue, que n'avait peut-être pas son premier essai romanesque? Il lui permet de jouer avec le temps et les modes de récit, le personnage principal apparaissant tour à tour dans les parages du héros et

dans sa vieillesse et sa fin alors qu'il est retourné dans sa Bretagne natale. Par la voix d'un narrateur principal, nous sommes introduits au journal que Mathieu a laissé des événements de la chute d'Ayuthaya et de la reconquête du pays par celui qui allait devenir le roi Taksin. Par cette invention, la romancière se sent plus libre dans son style qui a pris de l'ampleur depuis le *Ministre des Moussons* et qui livre ici des pages d'une très grande beauté. Le personnage de Mathieu ayant été introduit auprès du héros par un descendant du Phaulkon, l'auteur crée ainsi une amorce de cycle entre son premier et son second roman. Le roi Taksin ayant été détrôné (pour cause de folie qui le menait souvent à la tyrannie) par un ami d'enfance qui allait devenir le fondateur de la dynastie Chakri, on saura gré à la romancière de ne pas avoir insisté outre mesure sur sa mort mystérieuse (et atroce), ni surtout sur les légendes postérieures qui font survivre le personnage historique dans un décor qui pourtant s'y serait prêté. Madame Claire Keefe-Fox travaille actuellement à un troisième roman siamois, qui se situera dans la ville de Chanthaburi à l'époque où cette ville se trouva sous domination française (1893-1905). Nous avons encore de belles heures de lecture devant nous.

• *La passion de l'encens*. D'aussi loin qu'il se souvienne, Dominique Taffin a toujours eu la

passion de l'encens : ses odeurs, ses volutes, son histoire, ses usages, rien ne lui était inconnu. Seulement, il se rendit compte un jour que le charbon qui s'y trouvait intégré dans les bâtonnets traditionnels, ou sur lequel on devait nécessairement le porter à incandescence (dans les encensoirs ou les cassolettes), était un élément hautement nocif et allait même jusqu'à détériorer les fragrances, qui sont tout de même la raison d'être de l'encens. De ce jour, il se mit en quête de l'encens sans charbon, un encens qui s'attiserait et se consumerait par lui-même. Cette quête dura des années, avec des espoirs, des déceptions, des échecs. Jusqu'au jour où il trouva : tout était dans la forme ! Il en inventa, en testa des dizaines. Mais même là, certains ingrédients s'embrasaient sous certaines formes, mais pas sous d'autres. Pour chaque mixage d'ingrédients, il fallut trouver la forme appropriée... Des formes d'amalgames de végétaux à l'eau de pluie ont finalement vu le jour il y a six ans, d'autres sont encore sous enquêtes et recherches. Dominique Taffin possède désormais un brevet international pour sa découverte, moins pour se garder des imitateurs que pour se protéger s'il advenait que l'un d'eux s'avisât de l'accuser de plagiat... Il est aujourd'hui le grand maître incontestable de l'encens sans charbon... Il exporte d'ores et déjà dans vingt-cinq pays l'équivalent d'une tonne et demie d'encens par mois,

créé à partir d'une grande quantité de résines et d'ingrédients importés d'une douzaine de pays. Ne serait-ce que pour ce haut fait, Dominique Taffin mériterait l'admiration que l'on voue d'ordinaire aux inventeurs. Mais il a établi sa petite industrie artisanale dans un village de Thaïlande, plus précisément à Huai Thalaeng dans la province de Nakhon Ratchasima (Korat), d'où est originaire sa femme Wanida qui l'assiste avec une haute compétence dans l'administration de l'établissement. La compagnie des Encens rares emploie donc plus de soixante-dix personnes, dont la famille de Wanida, selon les normes strictes du commerce équitable. La plupart des artisans sont commis à donner sa forme à chaque grain d'encens, selon un dosage soigneusement préparé. Plus de soixante-douze formes diverses : cônes, gouttes, boudins, étoiles, boomerangs, chaque forme ayant ses nuances et sa raison. Additionné parfois de paille de riz. Tout est très naturellement séché au soleil. Et le tout est vendu en sachets, ou dans de jolis coffrets comprenant aussi un brûle-parfum et une pince. Avec les noms appropriés du poète découvreur, qui sont à eux seuls tout un programme d'effluves : Belle sans visage, Larmes de l'éléphant blanc, Terre de Siam, Et Dieu mangea les étoiles... Au total, l'exportateur n'arrive plus à suffire à la demande mondiale. Le plus admirable est sans doute que malgré cette réussite,

Dominique Taffin ne vous en parlera jamais en homme d'affaires, en chiffres ou en bilans : il est resté le passionné des encens qui vous fait sentir la différence entre telle proportion de benjoin ajoutée à tant de milligrammes d'oliban ou de myrrhe. L'on sait que l'histoire de l'encens plonge ses racines dans la préhistoire : il est de toutes les religions, mystérieux purificateur d'air des assemblées de fidèles. Comme à peu près tout en nos siècles, il a été laïcisé sous la forme de l'encens de maison où chacun l'utilise à sa guise, pour le plaisir, pour l'hygiène, pour la beauté des odeurs. Il se pourrait même que dans quelque temps encore, l'on n'appelle plus cet encens que du taffin. Ou en thaï du *wanida*.

- Porteur de rien... (pour une revue dont l'intitulé est *Porteurs d'Orient*) à la mémoire d'André Gomane qui aima tant ce coin de la terre. À vrai dire, l'Orient m'indiffère... Il est toujours trop tard pour entreprendre de connaître ce continent démesuré à souhait ; chargé, qui plus est, de plus d'hommes qu'on n'en pourrait jamais compter, de plus d'histoire qu'on n'en pourrait savoir, et surfait, de surcroît, d'un prétendu mystère qui n'est mystérieux que pour nous. Il faudrait y être né, comme Lucien Bodard, et encore ne soupçonna-t-il que la Chine. Et puis, un sinologue n'avouait-il pas qu'après six mois d'Orient,

on écrivait un livre de six cents pages, qu'après vingt ans on ne rédigeait plus qu'un article de vingt pages, et qu'au bout de quarante ans (comme c'était son cas) on ne risquait plus rien ? Imaginer seulement ce que pourrait être le Japon, l'Inde ou l'Indonésie dépassera toujours les capacités d'un seul homme. Et l'expliquer à des tiers relève du défi... Je ne peux plus me permettre de connaître l'Orient, encore moins d'en révéler quoi que ce soit à quiconque. Mon Orient à moi est un tout petit pays, qui aurait pu tout aussi bien se trouver en Afrique ou en Océanie, je l'aurais adopté de même. Il est au confluent du grand commerce chinois, de l'efficace économie japonaise, de l'immense culture indienne, des inextricables institutions politiques môn-khmères. De cet amalgame, il a cependant composé un art de vivre à nul autre pareil, c'est tout ce que je lui demande. Je ne lui ai d'ailleurs jamais rien demandé, il s'est offert à moi comme un don magnifique dès que j'y eus débarqué, avec sa chape de chaleur tropicale, son assaut de végétation inouïe, ce petit rien dans l'air qui a l'odeur de l'éternité. Le temps alors est suspendu. L'Orient, lui, est doté de tous les climats qui rythment considérablement la vie. Mon petit pays ne se concevait pas sans les tropiques. Tout ce qui fondit sur moi en un instant, dès que j'y fus, avait l'intensité d'une atmosphère qui ressemblait aux débuts du monde, et je m'y suis senti chez moi. J'y

suis toujours. Si j'appelle ce pays Siam, c'est que ce nom est plus ancien que celui de Thaïlande et lui convient par conséquent mieux, étant donné ma tendance aux rêves d'ancienneté que je projette sur lui. Il est ainsi un mélange de raffinement extrême et de primitivité de nature qui lui fait absorber avec douceur les paradoxes les plus étranges. Je ne peux pas dire que je le connais, je le sens, comme si j'y avais vécu des temps très longs dans des vies très denses. Sa musique, cette musique qu'y fait la vie de tous les jours, m'est aussi familière que les berceuses de mon enfance. Dirais-je, comme certains qui en ont fait l'expérience ailleurs, qu'il est mon enfance retrouvée ? Je ne crois pas... Il m'a accueilli presque au seuil de ma vieillesse, et c'est l'avenir que je vis avec lui, plus que mon passé. Son calendrier, d'ailleurs, qu'il est le seul pays d'Orient à savoir conserver contre le rouleau compresseur de la mondialisation, en est à l'an 2553... Ainsi ai-je l'impression d'avoir cinq siècles et plus d'avance sur mon moi occidental. Mais qu'est-ce qu'essentiellement l'Orient ? Oriens, c'est là où le soleil se lève originellement sur la planète et sur le monde. Orient, origine. Et je me souviens alors du si beau titre du si beau film de Jacques Leduc, qui résume si bien le pays natal : *On est loin du soleil*. Ici, j'y suis au plus près, on ne peut plus, sous les tropiques, là où l'astre vient moudre sa lumière la plus fine, transformant tout en poudre d'or. Insensible de

tout temps à la nature, c'est ici que j'en ai fait la découverte. Sans doute parce qu'elle y était charnellement solaire. Et surtout, n'allez pas m'imaginer me dorant sur la plage, seul petit socle de soleil que nous avons l'habitude de connaître, seul usage que nous en faisons, faute de mieux. J'en ai horreur. Non, ce qu'il faut, ce n'est pas sa chaleur, mais son immense et claire présence sur toutes choses. Quitte à m'en préserver s'il lui advient d'être trop torride. Mais il est là, puissant, perpétuel. Si intensément présent au total qu'il lui faut se coucher tôt, laissant les êtres désirer plus longtemps son retour. Une légère oscillation de la terre lui mesure, à son coucher comme à son lever, une petite heure de différence entre ce que nous appellerions par commodité son été et son hiver. Si bien que l'on ne sait jamais trop bien, à ce rythme, en quelle saison l'on se trouve. Le temps suspendu... Dans cette unique et vaste saison sans fin, plutôt qu'éveillé (terme qui désigne l'illumination bouddhique), je suis émerveillé. Ainsi, je ne connais rien de plus étonnant que les rizières sous un ciel de lumière, modulant à l'infini les chatoiements de ce vert qui varie d'une tige à l'autre, du sinople le plus profond au verdoré le plus éthéré. – si bien qu'on se demande si, dans cette apothéose de phosphorescence, les racines se trouvent sous la terre ou descendent du ciel. Or, ce pays s'appelait, à ses origines, Lan Na : un million de rizières. C'est dire ! L'enchantement

se fait inépuisable dans ce décor édénique, paradis plus céleste que terrestre. Un ami de France, qui fut missionnaire ici pendant des lustres, prétendait même, à leur vue, y être vraiment né à la vraie vie et pouvait en conséquence intituler ses mémoires : Les rizières de mon enfance. Qui contemple une fois, à perte d'œil, ces champs de clarté et de miel, a bien aperçu, en effet, les commencements du monde, et de lui-même. Et pour qui a grandi dans la symétrie glaciale des conifères, ou de celle des feuillus disciplinés, le spectacle de cette fine sauvagerie organisée par la brise tropicale ne peut être qu'une renaissance. Mais les tropiques et leur nature font le tour de la terre, que je sache, et ce que je viens de décrire n'explique en rien pourquoi je suis au Siam plutôt qu'à Miami ou en Éthiopie. Est-ce donc bien ce même soleil qui a fait ici les gens si bienheureux de vivre ? Ce sont eux en tout cas, plus que tout, qui m'y retiennent. Leur sourire est un soleil qui répond à l'autre. Partout, toujours, aussi perpétuel que l'astre lui-même. Comment est-ce possible ? C'est ce que je me demande encore... Des esprits, le plus souvent corrosifs, cherchent toujours quelque explication, rationnelle ou pas, à ce phénomène, rien n'y fait : les Siamois sourient, comme la terre tourne. En parlant, en marchant, en mangeant, et je suppose aussi jusque dans leur sommeil. D'un sourire qui n'est rien d'autre

qu'un sourire, sans qu'il signifie rien de précis, consentement simple à la vie: il est sourire comme le soleil est soleil. Il serait génétique, si cela voulait dire quelque chose. Il est leur vérité première. Ils ne forment ainsi ni une nation, ni un peuple, ni une société, mais une communauté, souvent secrète où l'on ne comprend pas toujours ce qui s'y passe ni ce qui y circule; où une certaine hiérarchie des êtres a valeur non de classement, mais de déférence dévolue à chacun... Ils assimilent tout ce qui leur vient du dehors (culture et cuisine indiennes, cultes et cuisine chinois, fêtes et musiques occidentales), avec une facilité et une force déconcertante et naturelle. Ils broient tout ce qu'ils captent pour en faire un bouquet qui ne peut être que thaï. Le mot de tolérance convient cependant mal pour décrire le sentiment ineffable avec lequel ils ont accueilli en leur sein, au cours des siècles, tous les persécutés, religieux et politiques, d'Asie (Japonais, Chinois, Vietnamiens, Khmers). Leur royaume a toujours été un refuge pour tout ce qui touchait à la liberté. Non seulement ils acceptent, mais ils reçoivent avec une mansuétude (la compassion bouddhique?) qui est un trait dominant de leur nature. Une petite anecdote tirée de leur culture traditionnelle le fera comprendre: leur épopée, le *Ramakien* (réfection à leur manière du *Ramayana* indien,) met en présence, comme toujours dans

ces mondes épiques, les forces du bien, représentées par le roi Rama, et les forces du mal, dont le géant Totsakan est l'incarnation. Or, il se trouve que dans les représentations que l'on en fait sous la forme théâtrale du *khon*, il n'est jamais séant de faire mourir sur scène ce géant à dix têtes, par respect pour ce qu'il représente. Et dans la cérémonie initiatique qui précède chaque représentation, son masque est honoré d'encens et d'offrandes à l'égal de ceux de tous les autres personnages. Simone Weil avait jadis loué les Grecs d'avoir, dans l'*Iliade*, fait de leurs adversaires troyens des êtres égaux en humanité à leurs propres héros. Il faudra tenir compte qu'il y a aussi une culture d'Orient où ce même phénomène, si rare, se produit. Pour être rare, il n'est pas né du hasard : il correspond à une cosmologie vécue où le mal est intimement lié au bien, les extrêmes reconnus comme un tout infrangible. Une petite polémique récente sur le même sujet complétera notre anecdote. Un musicien thaï, né et élevé en Angleterre, a cru bon, dans un opéra à l'occidentale inspiré d'épisodes du *Ramakien*, de contrevenir à cette tradition et de faire quand même mourir Totsakan sur scène. Le Ministre de la culture a dû, en l'absence de toute sanction, lui rappeler l'attitude traditionnelle de son pays sur le sujet. Le compositeur, au nom de la sacrosainte (et occidentale) liberté d'expression de l'artiste, s'est écrié à la brimade ! En fait, il n'avait pas

compris que la tradition était porteuse de toute une philosophie et que l'outrepasser, c'était en fait nier toute une conception du monde, respectable du seul fait qu'elle est admise. L'opéra est quand même resté à l'affiche... C'est le Ministre de la culture qui en cette occasion représentait la liberté. Si les Thaïs, en effet, sont des parangons de tolérance, ils ne prennent guère la confusion. Voilà pourquoi il est si difficile d'obtenir la nationalité thaïe. Non qu'ils en soient jaloux, ou qu'ils manifestent quelque méfiance, mais leur conception du monde ne leur permet pas de concevoir les raisons que l'on aurait de vouloir modifier ce que la vie nous a donné, là où elle nous a placés. Chacun doit rester comme la vie l'a fait. Certains Occidentaux croient bon, par souci d'intégration, de se dire bouddhistes – mais les Thaïs leur disent alors : que va dire votre Maître ? (en l'occurrence le Dieu des chrétiens). Et ils se méfieraient de quelqu'un qui ne peut demeurer fidèle à son Maître d'origine... Il y a quelques années, par souci d'intégration toujours, des missionnaires avaient fait construire une église en forme de temple bouddhiste – ce qui pour nous est le comble de l'hommage et de l'intégration... Eh bien, les Thaïs n'ont pas prisé, car c'était là confondre les ordres de la vie... Ils ne vous apprécient que si vous êtes ce que vous êtes. Une église chrétienne ne peut que ressembler à une église chrétienne ; ils vous en sauront gré. Mais l'autre

doit rester autre. Ils vous accueillent, et avec quelle gentillesse ! mais ils ne vous intègrent pas – par gentillesse aussi sans doute. Ils abhorrent la confusion, mais c'est pour mieux aimer la différence. Pourquoi ne pas leur offrir la mienne ? Leur art de vivre inégalable, ai-je dit. Il se reflète dans tout : la façon de peler un fruit, de tenir sa fourchette, de disposer les fleurs, de fêter pour un rien en toutes occasions, de marcher comme des gazelles, de chanter l'hymne national. Rien d'étonnant si dans leur langue le même mot désigne le travail et la fête : ils fêtent comme ils travaillent et travaillent comme ils fêtent. En prime, un feu d'artifice des politesses les plus exquis, en paroles et en gestes, ordonne toute relation au milieu d'une familiarité chaleureuse, faite de sentiments simples – ce qui ne veut pas dire que ce ne sont pas des sentiments. On ne se fait pas de présentations de personnes dans la vie thaïe : chacun est toujours présent, aussitôt perçu, aussitôt reçu avec une bonhomie toute familiale. D'ailleurs, chacun emploie pour s'adresser à ses semblables des mots qui équivaudraient à frère et sœur... (en précisant s'il s'agit d'un cadet ou d'un aîné – l'échelle des âges est tout dans ce pays de croyance aux cycles des vies). Est-ce bien assez pour que j'y reste ? La vie politique, dont on entend beaucoup parler ces temps-ci dans les médias occidentaux, n'est en réalité qu'une vague

bien légère sur les profondeurs insondables où ce pays accomplit son miracle quotidien. S'il y avait quelque généralité à tirer de cette expérience, je la décrirais comme Malraux, définissant, dans sa *Tentation de l'Occident* (1932), la différence entre l'esprit occidental et l'esprit oriental: « L'un veut apporter le monde à l'homme, l'autre propose l'homme en offrande au monde... » Il se trouve que c'est dans ce tout petit coin d'Orient que j'ai été transporté presque par hasard et que j'ai trouvé de quoi nourrir mes jours de soleil et de sourires. Autrement, non, je ne porte rien... À travers ce petit pays, qui est devenu le mien, c'est plutôt l'Orient qui me porte. C'est l'Orient qui m'emporte...

- « Comment j'ai réécrit le *Ramakien*... sous le signe du singe » (conférence à l'Alliance française de Bangkok en mai 2008). Rassurez-vous au départ: je ne vais tout de même pas vous exposer, ni même vous résumer l'histoire que raconte le *Ramakien* siamois... Comme toutes les épopées du monde, ce *Ramakien* se présente comme un récit inextricable, avec autant de personnages qu'un roman de Dostoïevski et ce qui nous apparaîtrait, en plus, comme des plages de monotonie! J'ai plutôt à vous faire part de la façon dont je m'y suis pris pour entreprendre de le réécrire, avec l'objectif principal de le rendre intelligible à

un public de langue française... Et cela n'exclut nullement, d'abord, une tentative de présentation de l'œuvre dans sa perspective historique. Ce que voici : L'épopée des Siamois appelée *Ramakien* est déjà une réécriture du *Ramayana*, qui est le premier texte littéraire de l'Inde, attribué à un certain Valmiki aux environs de l'an 1 000 avant notre ère. Le *Ramakien* en est une réécriture, donc, au point de se différencier notablement de la narration d'origine, dont l'Inde elle-même possède aujourd'hui, pour sa seule partie méridionale dont s'est inspiré notre texte, plus de 300 versions. La version thaïe, quant à elle, remonte à une époque incertaine, mais sûrement pas avant le 14^e siècle, c'est-à-dire à peu de temps de l'installation définitive des Thaïs sur leur territoire actuel ; ils fuyaient, comme on sait, vers le Sud leur Yunnan d'origine devant l'invasion des Mongols, et ils se sont dispersés inégalement sur un arc de territoires qui va du nord du Viêt-nam à l'Assam indien en passant par le Laos et la Birmanie septentrionale, la Thaïlande à peu près actuelle ayant reçu la plus grande et la plus active partie d'entre eux. Tous les manuscrits que nous aurions pu posséder de notre récit ont disparu dans la destruction de la capitale Ayuthaya par les Birmans en 1767. On n'en a sauvé en tout et pour tout qu'un pauvre fragment en prose, inutilisable. Après cette catastrophe nationale, c'est sous le rénovateur du royaume, le roi Taksin, que

nous trouvons un seul et court épisode du vieux *Ramakien*, mis par écrit, sans doute de mémoire. Mais c'est au fondateur de la dynastie Chakri, laquelle règne toujours aujourd'hui sur le pays, que nous en devons la première version écrite complète, des dernières années du 18^e siècle, sans doute aussi d'après mémoire et tradition orale. Nous appellerons ce fondateur-poète Rama 1^{er} – même si les Thaïs ne le connaissent que sous le nom de Phra Budhayodfa Chulalok. (Ce n'est, en effet, qu'à partir de celui que nous identifions sous le nom de Rama VI, dans les années 20 du siècle dernier, que ses prédécesseurs de la dynastie (et ses successeurs) se sont vu attribuer rétrospectivement ce nom de Rama – et encore, à l'intention des étrangers seulement. Car la tradition veut que le nom du roi régnant ne soit, sinon connu, du moins jamais prononcé. Je crois bon de préciser ce phénomène, car le héros du *Ramakien* étant un roi du nom de Rama, l'on pourrait soupçonner chez celui que nous appelons Rama 1^{er}, par sa réécriture du texte, des intentions de justification dynastique. Or, il n'en est rien, ce nom de Rama, pour désigner (et encore rétrospectivement, je le rappelle) le roi du Siam, étant tout à fait inconnu de la plupart des Thaïs encore aujourd'hui. Certains vont même jusqu'à croire que les noms de Rama IV ou Rama VI donnés à de grandes artères de la capitale renvoient à des numéros de rues, comme il y a une

numérotation des soïs!). Toujours est-il que cette œuvre était d'une telle importance pour la survie des Thaïs que Rama II (Phra Budhaloedla Naphalai), en rédigea lui aussi à son tour une version, qui a la particularité de se trouver déjà découpée en épisodes ajustés aux représentations du *khôn*; c'est la version dans laquelle on donne encore aujourd'hui les spectacles. Car, tout comme la Grèce qui s'édifie culturellement autour de *l'Illiade*, en en faisant découler une grande partie de sa production poétique et toute sa grande tradition du théâtre tragique, le Siam a basé une grande partie de sa production culturelle sur ce récit fondateur. Les signes en sont partout et encore présents dans la vie quotidienne du royaume d'aujourd'hui : noms des cités, empruntés le plus souvent à la toponymie du *Ramakien*, emblèmes ou logotypes divers représentant des personnages de l'œuvre, notamment, sur les édifices publics, l'aigle Garouda, symbole de l'état, et cent autres illustrations... Il a paru, par exemple, cette seule année dernière pas moins de cinq versions pour enfants de cette épopée nationale. Mais il y a surtout une des formes majeures du théâtre si particulier des Siamois, appelé *khôn*, œuvre totale, s'il en est, composée à la fois de récitations, de musique, de chants, de danses, de mimes, d'acrobaties et de masques, dont le spectacle est toujours et exclusivement composé d'épisodes tirés du *Ramakien*. (Wagner n'aurait

rien inventé avec sa conception de l'œuvre totale). Parmi les autres types de présence, il y a surtout cette vaste peinture murale de trois mètres de haut sur presque un kilomètre de long, répartie en 178 sections, dans la galerie formant cloître autour du Grand Palais Royal, connu aussi sous le nom de Temple du Bouddha d'émeraude. (Je me permettrai de loger ici une petite anecdote qui jettera une lumière toute particulière sur la mentalité spécifique des Thaïs telle que nous la vivons. Occidental invétéré, je me suis intéressé, au moment de rédiger cette causerie, de savoir quelle pouvait bien être la longueur précise de cette fresque du *Wat Phra Keow*. Rien de plus simple que d'interroger une chère collègue, qui enseigne justement les monuments historiques de Bangkok à ses étudiants dans un cours pour futurs guides touristiques. Elle ne le savait pas ! Je fis appel à un autre collègue pour qu'il examine à mon intention les études thaïes sur la fresque où l'on apprendrait finalement ce qu'on voulait savoir. Rien non plus dans toute la somme des études produites sur le sujet. Tout au plus y apprenait-on que la fresque comportait 178 sections... Et le collègue d'avoir l'heureuse initiative de téléphoner finalement au responsable de la fresque au Département des Beaux-Arts. Eh bien, lui non plus ne savait pas... Mais, attendez, dit-il, je vous passe un stagiaire suisse qui est ici depuis quelques semaines : eh bien, lui, il savait déjà !

Plus précisément 780 mètres... presque un kilomètre, comme je viens de vous le dire. Qu'est-ce à dire sinon que les Thaïs ayant, comme on sait, une conception toute particulière du temps, ont aussi une certaine conception de l'espace, qui ne retient pas nécessairement leur attention là où, pour nous, cette attention devient une préoccupation, sinon une obsession... Fin de l'anecdote... C'est donc dans cette galerie que se fit mon premier contact avec le *Ramakien*, par la visite obligée du nouveau venu que j'étais en novembre 1989. On imagine l'effet qu'elle produisit sur le médiéviste spécialisé dans les épopées européennes, ayant aussi travaillé minutieusement sur la célèbre Tapisserie de Bayeux ! Mais la séduction en resta là, le nouveau venu ignorant encore le thaï, par conséquent aussi les textes dont cette peinture murale était la traduction visuelle. Il n'apprit que plus tard que sur les quatre faces des colonnades extérieures soutenant le cloître se trouvait une autre version du Ramakien, remontant, celle-ci, à Rama V (Phra Chulachomklao Chaoyuhua, dit aussi Chulalongkorn), qui avait fait restaurer la fresque à la fin du 19^e siècle. Dans les années qui suivirent ce premier contact, je retournai voir cette fresque et la contempler de plus près et de mieux en mieux chaque fois et aussi souvent que j'accueillais un nouveau visiteur qu'elle pouvait intéresser. Et c'est ainsi qu'un jour de 1992 m'arriva en visiteur un ami producteur

de cinéma, qui, par déformation professionnelle, s'écria sur-le-champ qu'il fallait absolument en faire un dessin animé. Il mettrait à contribution l'UNESCO, s'il le fallait. Et de me commander illico un scénario. J'avais eu le temps d'apprendre le thaï parlé de la vie quotidienne, mais nullement celui de l'écriture où je restais encore plutôt analphabète. Je dénichai sur le coup les traductions disponibles, en anglais, en allemand et une en français... Cette dernière avait été faite dans les années 20 du siècle dernier par un Français, René Nicolas, qui avait enseigné à l'université Chulalongkorn – mais il s'agissait moins d'une traduction que d'une analyse en résumé publiée en plusieurs livraisons dans la revue *Extrême-Asie*. Le producteur me fit soigneusement faire des reproductions photographiques de chacune des 178 sections, et pour mon travail je m'inspirai autant d'elles que des textes proprement dits. Après tout, ne fallait-il pas, quoi qu'il fût, en arriver à une œuvre visuelle ? J'avais achevé tant bien que mal mon scénario l'année suivante. Mais je savais d'expérience qu'un scénario sur mille, au mieux, aboutit vraiment par un tournage et sur une pellicule. Trois ans plus tard, mon producteur n'avait toujours pas trouvé de quoi procéder, et je mis mon scénario dans les tiroirs. Je l'en sortis l'année de ma retraite, à la faveur d'un ménage auquel on procède nécessairement en cette occasion. J'avais entre-temps appris assez d'écriture

thaïe pour lire lentement : ce ne me fut d'aucune utilité, car j'avais décidé non pas de traduire les textes originaux, mais qu'à défaut d'un film, l'histoire ferait somme toute un bon livre. J'avais déjà traduit et adapté en version moderne le *Gilgamesh* sumérien, la *Chanson de Roland*, l'*Anneau du Nibelung* de Wagner : je savais donc d'expérience, encore, qu'il ne suffisait pas de traduire, mais de produire un texte dont on pourrait dire au total qu'il avait été rédigé directement en français. Public oblige ! Mon maître en la matière a toujours été Armel Guerne, cet ascète de la traduction, qui nous a donné une si somptueuse version des grands romantiques allemands dans La Pléiade, et qui avait même réussi à traduire Kawabata du japonais qu'il ne connaissait pas du tout : son idée en cette matière était que l'important se trouvait dans la connaissance et l'état de la langue d'arrivée et non dans celle de la langue de départ. Quoi qu'il en fût, j'avais appris le thaï écrit trop tard pour devoir, surtout, en maîtriser la forme ancienne de la version de Rama 1^{er}. Je me suis donc contenté des traductions existantes en diverses autres langues, ne faisant appel à l'original que pour les passages douteux, et toujours assisté d'un spécialiste en la matière. Mais j'avais aussi consulté les autres versions du Ramayana qui ont cours dans les pays de l'Asie du Sud-est : Laos, Birmanie, Cambodge et Indonésie où l'atmosphère, pas moins qu'en pays siamois, porte la

marque de la même influence culturelle. J'en ai même été amené à déduire par moi-même qu'il existait deux Asies : l'une sous influence indienne, l'autre sous influence chinoise : l'Asie du Petit Véhicule (*Hînayâna*), l'Asie du Grand Véhicule (*Mahâyâna*) ; l'Asie de la cuillère, l'Asie des baguettes ; l'Asie de la crémation, et celle de l'inhumation ; et dont les frontières recoupent très précisément l'Asie du *Ramayana* et l'Asie de Confucius. Ces versions se ressemblent et diffèrent comme tout ce qui se meut dans la sphère des grandes créations culturelles – et c'est souvent dans un petit détail que je suis allé chercher de quoi orner ma version, surtout par le texte khmer du *Ramaker*, si somptueusement traduit par François Bizot... Mais l'essentiel restait encore à faire. Comment d'abord organiser cette matière narrative, conçue dans un appareil prosodique où l'art spécifique réside dans la musicalité de la langue plus encore que dans l'organisation de la matière narrative ? Comment rendre, pour des lecteurs occidentaux habitués à une certaine tension dramatique, des épisodes qui, dans l'original, en sont souvent dépourvus ? Comment tronçonner une histoire qui se présente d'un seul tenant ? Il a fallu premièrement dégrossir le texte. C'est ainsi que par un travail de laboratoire, dont je vous fais grâce, j'en arrivai à une structure tripartite regroupée autour des trois grandes articulations du texte : une première consacrée à la mise

en place des personnages, du décor et du drame (en 14 chapitres de deux à cinq pages) ; une seconde, réservée à l'acmé du récit relatif à l'enlèvement de Sita et aux batailles qui s'ensuivent (en 15 chapitres), enfin le dénouement et l'apothéose (en 8 chapitres). Au total 37 chapitres. Je décidai ensuite de faire précéder le tout d'un court prologue décrivant les trois mondes dont il est implicitement, mais tacitement question dans le texte : celui des dieux, celui des hommes et celui des géants, que je tirai de la première œuvre littéraire siamoise, les *Trois mondes* de Lü T'ai (petit-fils du premier roi du Siam au 13^e siècle), roi lui-même, puis moine. Ce texte n'avait sans doute rien à voir avec le *Ramakien* proprement dit, mais sa présence en prologue devenait une sorte d'hommage rendu à la tradition littéraire des Thaïs et servait du même coup d'éclaircissement préliminaire à la cosmogonie brahmanique de leur épopée. Est-il besoin de préciser que le *Ramakien* siamois n'a subi, en effet, aucune influence proprement bouddhiste, malgré la pratique massive du bouddhisme chez ce peuple. L'opération suivante a consisté à revoir le répertoire entier des noms propres des personnages et de la toponymie de l'œuvre. La langue thaïe, comme l'on sait, est une langue monosyllabique, mais les noms propres, souvent calqués sur des modèles d'origine sanskrite, sont toujours d'une longueur phénoménale pour nos oreilles indo-européennes. Déjà beau-

coup de noms propres du *Ramakien* ne sont plus les mêmes que dans le *Ramayana* d'origine ; ainsi le géant Ravana, protagoniste du camp ennemi, se nomme ici Totsakan. J'ai donc systématiquement réduit à deux syllabes tous les noms propres de façon à en faciliter et la lecture et la rétention mémorielle. J'ai toutefois conservé les noms entiers, facilement mémorisables, de certains personnages déjà bien connus de la mythologie, tel celui du singe Hanouman, ou de l'aigle Garouda. Mais une opération d'office et comme obligatoire a dû être faite sur le nom du principal personnage féminin, qui autrement se serait appelé *Sida*... et que j'ai dû, pour les raisons que l'on comprendra sans commentaires, modifier en *Sita*... L'opération a été facilitée par le fait que la consonne d/t du nom thaï du personnage se prononce comme un *dh*, légèrement dentalisé. C'est ainsi que dès 1928, à une époque largement présidienne, René Nicolas avait déjà opté pour la graphie *Sita*. De même, la transcription française courante de la graphie thaïe des noms se fait le plus souvent d'après un système romanisé constitué au 19^e siècle, mais conçu pour l'anglais ; cela donne en français des aberrations, sinon des incongruités. J'ai donc choisi une transcription phonétique simplifiée qui rend la lecture plus aisée. Et comme il s'agit d'une réécriture, le style d'arrivée n'a le plus souvent rien à voir avec l'original, c'est le moins qu'on puisse dire. J'ai farci le

texte de certains types d'images, métaphores, hypallages ou autres, inconnues de la stylistique thaïe, dans le but de charmer le lecteur par des rythmes visuels, là où le texte siamois séduisait par l'oreille. De nombreux épisodes ont été supprimés, notamment ceux dont le caractère répétitif aurait pu être lassant (ainsi des innombrables scènes de batailles); certains autres, parce que je ne suis pas parvenu à leur trouver un noyau dramatique narrato-génique, telle cette très belle scène du dieu du tonnerre et de la déesse de la foudre, qui passe comme un splendide météore dans le ciel du texte, mais ne présente aucune articulation narrative avec l'ensemble ni le reste de l'épisode... Et j'en viens à m'accuser publiquement de mon plus grand péché: les ajouts... Ici ou là, comme je l'ai déjà laissé entendre, des détails sans conséquence empruntés pour leur beauté aux versions hors Siam. Mais surtout le souvenir d'une lecture plutôt ancienne d'un essai du poète Octavio Paz, *Le Singe grammairien*, qui traitait du singe Hanouman sous sa forme indienne comme de l'inventeur de l'écriture et par conséquent de la littérature. Mais c'était là une invention propre du poète mexicain, qui fut ambassadeur en Inde, car je n'ai par la suite trouvé nulle part de mention, dans la littérature ou les études indiennes, de ce trait d'attribution du singe du *Ramayana*, qui d'ailleurs ne joue qu'un

rôle très secondaire dans la version de Valmiki. Octavio Paz avait sans doute créé un personnage condensé en l'associant au dieu-singe Thot de la mythologie égyptienne, dont il est avéré par ailleurs qu'il a été tenu pour le créateur de l'écriture. Pourquoi ne ferais-je donc pas de même ? Et c'est ainsi que j'ai inventé à mon tour de toutes pièces l'épisode où Hanouman écrit sur un galet un message pour son maître le roi Rama à sa femme Sita. Il devient ainsi, dans sa fonction de scribe, l'inventeur du signe signifiant. Sans me rendre bien compte d'abord que je déplaçais de la sorte singulièrement sa fonction comme personnage. Mais en réfléchissant sur cette opération et cette transformation, je m'émerveillai de constater qu'elle doublait par la présence de l'écriture dans le texte ce que j'étais moi-même en train de faire : réécrire le *Ramakien*. Et c'est alors que j'eus aussi idée de déplacer le centre de l'œuvre par l'invention du titre – d'où *Sous le signe du singe* qui fait désormais d'Hanouman le personnage sinon principal du moins central. De plus, une simple permutation d'une lettre nous permettait de passer du *singe* au *signe*. D'où aussi la maquette de couverture montrant Hanuman tel qu'il figure sur la peinture murale dont il a été question, et que son nom, écrit en thaï, l'est dans un tracé très rudimentaire et presque primitif. N'était-ce pas, en effet, sous ce signe que j'étais d'une certaine

manière passé du statut de traducteur à celui d'auteur d'un nouveau *Ramakien*? C'est du moins ainsi que je concevais ma mission qui consistait à donner au public francophone un ouvrage de la littérature universelle, qui, traduit tout cru de l'original, l'aurait sans doute rebuté, ou n'aurait intéressé que de rares spécialistes. Pour terminer, et comme illustration du travail qui a été investi dans la matière scripturale du texte, voici un passage, tel qu'il se présente dans la version correctement traduite par René Nicolas en 1928 ; puis, celle de la traduction anonyme en anglais ; et en regard, celle à laquelle je suis parvenu. Il s'agit de la scène de l'ordalie de Sita.

Ramakien

Traduction de René Nicolas,
Extrême-Asie, 1928, n° 23, p. 58

« [...] Rama va se précipiter au-devant de l'épouse enfin retrouvée, mais il se ressaisit : il craint pour son honneur les soupçons des Dévas et de ses propres officiers. Il contient donc sa hâte, et, s'adressant à Sita, il dit que lui et ses soldats ont enduré bien des peines pendant qu'elle, sans doute, était à son aise et heureuse au pays des Yaksas. Sita, à ces paroles souffre plus cruellement même que lorsqu'elle avait été ravie par Ravana : elle demande de faire la preuve décisive de sa pureté : devant les dieux et devant les mor-

tels, elle traversera le feu : Rama déclare qu'il n'a jamais douté de la fidélité de sa femme, mais il sera heureux que la preuve en soit fournie aux trois mondes. Il lance aux quatre coins de l'horizon des flèches qui convoquent les Dévas et d'une autre flèche il embrase un bûcher dressé par Hanuman. Sita après avoir invoqué le maître des dieux, s'avance vers le brasier, mais, des flammes, s'élèvent des fleurs de lotus qui reçoivent ses pas. Les Dévas jettent des fleurs et se livrent à leurs danses pendant que Rama descend de son pavillon pour recevoir Sita. »

Thai Ramayana
Traduction anonyme,
1988, p. 81-82

« [...] Only Sita would not come out to meet Rama. After being kept by Ravana fourteen years she could not just show herself with all purity unshaken and unproved. It was the general belief that if a woman is pure and faithful, then no fire would do her any harm. She therefore asked Rama to invite all the gods together to bear witness to her walking through fire and prove her chastity.

Palee then made up a big fire, and Sita asked Heaven and Earth and all the gods to bear witness to her purity and help her walking through fire safely. At every step through fire a lotus came

underneath her feet, and she came through fire unscorched and safe. Rama was happy, came up to take her arm and seat her beside him. »

Sous le signe du singe

2001, p. 149-150

« [...] Rama voudrait se précipiter au-devant de l'épouse retrouvée, mais il se ressaisit, craignant lui aussi pour son honneur les soupçons possibles des dieux et ceux de ses officiers. Aussi contient-il sa hâte et, s'adressant à Sita, lui avoue que lui-même et tous ses guerriers ont connu force peines pendant toutes ces années, alors qu'elle-même, sans doute, se trouvait à son aise et heureuse dans le palais d'un grand monarque... À ces mots, qui lui semblent plus cruels encore que tout ce qu'elle a enduré depuis son enlèvement par Totsa, Sita réclame de faire elle-même la preuve de sa fidélité : devant les dieux et les mortels assemblés, elle se propose de traverser un brasier de hautes flammes...

Rama déclare à son tour qu'il n'a jamais douté de sa vertu, mais qu'il serait heureux et satisfait que la preuve en fût à jamais fournie devant les trois mondes de l'univers. Il lance alors aux quatre horizons du ciel, à l'aide de son arc magique, des flèches d'or pour convoquer les dieux. Puis, Hanuman ayant dressé un immense bûcher à même les branchages de mille arbres sacrés, Rama d'une

dernière flèche, allume le brasier qui s'enflamme jusqu'aux abords des cieux.

Ce fut alors que Sita, après avoir invoqué le maître des dieux Chiva, descendit de son char, s'avança solennellement vers les flammes, et l'on contempla, à l'étonnement des dieux et des hommes, un spectacle tel que l'on n'en avait jamais vu, ni ne reverra jamais : à chacun de ses pas surgissait, pour recevoir son adorable pied, la fleur épanouie d'un grand lotus blanc... Les divinités lui firent fête par des danses célestes et les mortels par des acclamations de joie. Puis Rama la reçut dans son pavillon tendu de soie rouge et d'argent. »

Je n'aurai pas l'outrecuidance de vous analyser ces pages pour vous faire valoir les avantages du texte d'arrivée ; mais je peux tout au moins vous présenter des évidences techniques qui permettent, par différenciation, d'évaluer le passage de l'un à l'autre. Ainsi, j'aurai allongé ma version du tiers sur la première, des deux tiers sur la deuxième. Cet étalement est le produit de deux exigences qui étaient miennes : 1) la nécessité de délayer ici et là la scène par des qualificatifs, souvent empruntés à d'autres passages et que l'original ne comporte pas (hautes flammes, arc magique, flèches d'or, arbres sacrés, adorable pied, fleur épanouie, danses célestes, tendu de soie rouge et d'argent), conférant ainsi au texte son caractère

antique et quelque peu solennel ; 2) la tendance du français à réclamer des liaisons syntaxiques que la logique du thaï n'utilise pas explicitement ni nécessairement : aussi avec sujet inversé, mais surtout le très idiomatique et presque schème formulaire Ce fut alors que... qui donne à l'acmé de la scène sa dimension mythique avec l'emploi du passé. Ce qui est devenu les deux premiers paragraphes s'édifiait dans les textes d'appoint sur un présent de narration en paragraphe unique. Des propositions indépendantes (parataxes caractéristiques du phrasé épique) ont été articulées à des participes présents permettant d'allonger la cadence de la phrase en lui adjoignant ainsi une facture quasi musicale (*craignant lui aussi...*, *s'adressant à Sita...*, *Hanouman ayant...*).

Enfin, des modifications lexicales ont dû être opérées en vue d'une exacte compréhension : *dieux* pour les *dévas* brahmaniques, *fidélité* pour *pureté* – puisqu'il s'agissait bien de cela – *palais d'un grand monarque* pour *pays des Yaksas* (désignation des Géants), le *Ravana* indien de la version de Rama 1^{er} utilisée par René Nicolas a été rétabli dans son nom thaï de *Totsakan*, abrégé par système en *Totsa...*

Petite anecdote pour achever tout à fait. J'aime assez travailler sous commande, presque sous contrainte. Or, j'avais imaginé, pour accélérer la rédaction, de promettre solennellement d'envoyer un chapitre par jour à une amie en

Provence. Toute documentation préparée, je m'exécutai donc, prologue, préface, index et tout, en un peu plus d'un mois et demi.

- Les religions du désert et celles de la jungle : les premières, ascétiques, austères et sèches ; les secondes, somptueuses et luxuriantes.

- Cet individualisme forcené du 19^e siècle a entraîné au siècle suivant la dissolution de toute forme de communauté (famille, nation, etc.).

- Lorsque vous quittez Montréal par l'autoroute 20 en direction de Québec, si vous observez bien la végétation des abords de l'autoroute, vous remarquerez d'abord que tout le bocage est en feuillus, érables, bouleaux, etc. ; puis, vers Victoriaville, les premiers conifères percent le paysage de leur verdure froide ; à Québec, ils ont tout envahi.

- Le temps que les traits du sommeil mettent à se déplier...

- Il y a des pensées fulgurantes qui vibrent de leur vérité, mais qui, à les scruter de près, sont des outres percées. Telle cette affirmation de Poincaré qui m'a pourtant accompagné pendant une grande partie de ma vie : « La pensée est un éclair au milieu d'une longue nuit. » Mais c'est

cet éclair qui est tout. Ce n'est pas la pensée qui est tout, mais la conscience, ce miroir où se regarde l'univers.

- Tout se meut et change en ce monde; c'en est même la seule loi s'il fallait lui en imaginer une. Les coutumes glissent et disparaissent, les hommes se succèdent et le tout n'est jamais le même.

- Nous avons le plus souvent des jugements lumineux sur des faits dont nous ne savons rien de réel – la plupart des gazettes sont de cet ordre.

- De la même façon que l'estomac semble avoir été conçu pour l'appétit en assurant notre survie individuelle, de la même façon que l'appareil génital existe pour perpétuer l'espèce à travers l'individualité, ainsi notre cerveau apparaît comme l'organe par lequel nous imaginons au-delà des apparences et de l'univers; l'art et la divinité.

- Chacun, rivé comme un insecte à son sort, l'accepte ou se rebelle; quelques héros le changent... avec l'aide du hasard.

- S'il n'y avait pas l'agrégat de nos sens pour percevoir les multiples splendeurs de l'univers, ce serait comme si ces splendeurs n'existaient pas.

C'est nous qui créons ce que nous considérons comme la beauté.

- L'artiste authentique a sans cesse les yeux rivés sur la matière de son art ; celui qui ne l'est pas lorgne sur les réactions de son public.

- Le mal n'est appelé le Mal que parce que nous ne connaissons pas l'avenir.

- Il faut bien que le monde ait un sens puisqu'on l'aura aimé.

- Ces montagnes solitaires, légères, appuyées à aucun contrefort ; elles n'insistent pas...

- La nature dévore la nature avec une voracité telle que l'on croirait que c'est là son unique mission, sa seule fonction. L'Alpha dévore l'Oméga, et tout recommence encore une fois.

- Dans certaines représentations de la divinité, on a l'impression que Dieu est un ogre qui se nourrit des hommes, qui se rit des hommes.

- Lorsque nous prenons plaisir à un classique, on dirait que ce plaisir est fait pour beaucoup de ce que nous participons secrètement à tout ce qui, de génération en génération, l'a sauvé du naufrage où il aurait pu périr.

• Je viens d'assister au spectacle le plus émouvant, le plus puissant, le plus près de la perfection que j'eusse vu de ma vie. Et pourtant, j'ai vu et entendu Wagner à Bayreuth même, fréquenté la Scala de Milan, les Arènes de Vérone, fait le pèlerinage de la Passion à Oberammergau, apprécié plus qu'il est possible les Opéras de Vienne, de Budapest et de Sofia, les Ballets de Paris et de toutes les Russies, la Comédie française, force Festivals d'Avignon... autrement dit tout ce qu'un spectateur tant soit peu averti ou esthète peut souhaiter de mieux et de plus élevé dans le monde occidental. Mais la véritable vision qui vient de m'atteindre est un banal spectacle... de marionnettes... à Bangkok. Il faut l'avoir éprouvé dans sa chair pour le croire. Il s'agissait d'une répétition générale présentée sur le patio de la maison-musée du Maître Chakrabhand où l'on ne pénètre que sur invitation spéciale. Des répétitions y ont ainsi lieu pendant des mois devant un auditoire restreint avant que le Maître consente finalement à se produire devant un plus large public. Le patio est pour la circonstance transformé en théâtre avec son parquet dallé où sont disposées les chaises des invités et où se produiront les marionnettes presque à portée de main. Au fond du patio, une tribune peu élevée; un chœur d'une douzaine de récitants-chanteurs, moitié d'hommes, moitié de femmes, en occupe l'arrière à peine surélevé au-dessus d'un orchestre

traditionnel thaï (*piphat*) d'une vingtaine de musiciens, dont une batterie de percussions comme je n'en ai jamais vu, allant du gong d'airain (attendu en Orient!) jusqu'à une discrète assiette de bois bombée et frappée par des baguettes plus discrètes encore. Seuls deux instruments d'origine occidentale (un cor anglais et un trombone) feront sporadiquement entendre depuis les coulisses, tournés vers l'arrière, l'imitation parfaite du barrissement des éléphants. Une troupe d'une quarantaine de marionnettistes, tout vêtus pareillement de noir, turban noir serré sur la tête, entre alors, portant, chacun, une marionnette dans chaque main, pour procéder au traditionnel rituel thaï intégré à tout spectacle pour rendre hommage au Triple Joyau (Bouddha, Dharma, Sangha), puis aux parents et aux maîtres actuels et anciens, dont Phra Phirap²⁴, créateur légendaire des arts du spectacle et représenté là par un masque. Chacun dépose ses marionnettes en un geste liturgique sur un autel : encens, salutations, prières... Cette cérémonie quasi religieuse fait déjà partie de la magie du spectacle, qui est dès lors commencé. En cours de représentation, chacun viendra solennellement cueillir sur cet autel sa marionnette et l'y redéposera de même une fois son rôle achevé, après l'avoir

24. Même pour les téléromans, les comédiens procèdent à cette cérémonie hors écran...

saluée pieusement du *wai* si particulier aux Thaïs. Chacune de ces nobles poupées a été créée par le Maître, qui est aussi un peintre de renom, dans les matériaux les plus nobles : résines richissimes, ors, pierreries flamboyantes, broderies fines, soieries diaprées. Un musée, attenant à la maison du Maître, les expose en permanence entre les spectacles. La marionnette est tenue d'une main par un tronc sous d'amples vêtements cependant que l'autre main actionne, alternativement ou simultanément selon les besoins, un dispositif de deux tiges commandant les mouvements des bras et des mains. Lorsque le marionnettiste entre en scène, il tient sa poupée élevée devant son visage et suit des yeux les mouvements qu'il lui impulse, dans un état de contemplation, proche de l'extase, qui lui insuffle vie. Il se déplace avec des pas de danse sacrée, épousant de tout son corps les élans de son personnage, penchant la tête tantôt à gauche, tantôt à droite avec une grâce qui défie toutes les lois de la pesanteur – gestuelle que l'on retrouve dans toutes les danses siamoises. La variété alternée des scènes de solos, de groupes ou d'ensembles parfois impressionnants suit un rythme qui ne laisse pas d'être hiératique et empreint d'harmoniques délicates. Il n'y manque même pas de ces scènes comiques qui viennent rythmiquement « farcir » les divers empanes de la pièce, tout comme les farces dans le théâtre occidental du Moyen âge. Une scène de combats de

coqs, au mitan de l'œuvre, constitue un morceau de haute virtuosité pour les marionnettistes. Des larmes de béatitude me viennent insensiblement quand le Maître entre en scène pour un solo dans l'un ou l'autre des rôles de ses marionnettes : on a l'impression de voir apparaître un être surnaturel, introduit d'on ne sait quel monde céleste et sereinement enthousiasmé par son propre génie. Toute la troupe d'ailleurs participe avec évidence de ce même génie singulier. Juste devant moi, une sorte de chef d'orchestre des marionnettistes, assis parmi le petit public, indique discrètement à l'aide de son éventail, à tel qu'il faut relever sa marionnette d'un centimètre, à tel autre qu'il doit assurer deux battements de cils au lieu de trois... Il tient à ses côtés le cahier de charges des répétitions où il note ce qui devra être encore perfectionné lors des innombrables séances de travail. Je me rends compte que je n'ai pas parlé du sujet ; c'est qu'il a une importance pour ainsi dire secondaire par rapport à la perfection des moindres détails et de l'ensemble : il s'agit en fait d'un épisode épique tiré des guerres birmano-siamoises sous le roi Naresuan au 16^e siècle. Le texte est composé de parties en prose, d'autres en vers, destinées soit à la narration de l'épisode, soit aux discours des personnages-marionnettes, toutes récitées ou chantées par les voix de l'arrière-fond. On se prend à rêver qu'un spectacle aussi rigoureux soit applaudi partout dans des tournées que l'on

souhaiterait internationales. Mais on sait d'office qu'un art aussi authentique n'aurait que faire des applaudissements du monde entier. Aucune concession à la présence complaisante d'aucun public. L'art, seul et entier, tourné vers l'intérieur de lui-même en un pur recueillement de l'esprit sur la matière ennoblie et accomplie. Cet art est son propre triomphe et se suffit à lui-même. Fi de la mondialisation ! À certains moments, tous les marionnettistes ont disparu avec leurs marionnettes et leurs supports qui se trouvaient sur les autels. Le spectacle n'en était pourtant pas venu à sa conclusion, et l'orchestre a effectivement continué à sonner pendant une vingtaine de minutes, y compris pour accompagner un virtuose d'un luth blanc très particulier, surgi furtivement d'entre les bosquets du jardin pour tirer trois phrases musicales de son instrument et se retirer tout aussitôt comme il était venu. Puis, l'orchestre en vint à son accord final, et le Maître est entré, seul, sur ce qui servait de scène, sous les applaudissements chaleureux, mais respectueux de l'auditoire ; il s'est d'abord tourné vers l'orchestre pour adresser à ses musiciens un petit *laïus*, sans doute de satisfaction. Il ne s'est ensuite retourné vers son auditoire attentif que pour remercier les bienfaiteurs qui nous offraient le dîner dans les jardins, où il invitait ses hôtes à passer sans façon. Le spectacle avait commencé à 13 h, il était déjà

18 h... Comment ne pas être amoureux jusqu'à la folie d'un pays qui engendre de tels miracles?

- À certaines heures du jour, voyez-vous, l'humanité me dégoûte...

- X, fort intellectuel, a une si nette idée de la mission de son esprit qu'il en oublie de ne pas mépriser les autres.

- Le fruit du dragon : on s'attendrait à une saveur de feu, du moins de quelque chose qui soit à la hauteur de son nom ; or ce qui reste de son goût quand on a dissous sa pulpe blanche picotée de points noirs ressemble à ce qui existerait entre le rien et le néant.

- « Le moi est haïssable », disait Pascal ; enfin il voulait sans doute dire que c'était parce qu'il était inintéressant.

- Le temps que la culture occidentale consacre à scruter les grands esprits à travers leurs œuvres, l'Orient le passe à sonder son propre esprit où il retrouve sans doute le même état des choses ; la différence de l'un à l'autre n'est pas si grande, sinon que le premier exécute un long détour.

- Il y a des gens qui parlent de choses et d'autres ; il a ceux qui, à travers les choses, ne parlent que d'eux-mêmes.

- ... les effluves alternés d'un durian et de fleurs de frangipanier...

- L'art de traquer les choses jusqu'au fond de leur vérité singulière.

- Dans la méditation l'esprit « voit », comme Claudel disait que l'œil « écoute ». Méditer c'est d'abord cesser de penser pour se rendre compte que l'univers n'ayant aucun sens autre que son propre déploiement (passage), il devient superflu de s'esquinter à lui trouver une direction par l'exercice de ce que nous appelons « penser ». C'est ainsi que la méditation devient « contemplation ».

- Quand dans une société qui vous est étrangère vous pointez quelque « défaut » de comportement ou de discours qui heurte vos convictions, et si ce « défaut » se reproduit si souventes fois qu'il en devient général, soyez assuré alors que vous avez à faire non à un « défaut », mais à un élément structurant de cette société; le heurt ne devient « choquant » que par l'absence de ce « défaut » dans votre propre société. Le reconnaître comme tel, c'est déjà faire un pas dans le sens de la compréhension. Et toutes les haines entre sociétés en contact naissent le plus souvent de cette absence de compréhension.

- La prose de Bernanos est si dense et éthérée à la fois qu'on n'en saurait en assumer la lecture sur plus de quelques pages à la fois. Son rythme syncopé entraîne des modulations inattendues où les sentiments contraires s'emmêlent en un combat comme héroïque ; il en ressort une harmonie grinçante où toutes les « solutions » sont possibles, mais une seule conduit à sa « résolution ». C'est un immense musicien du verbe. Qu'il ait mis ce génie au service de questions surnaturelles ne surprend pas. Il y a du prophète en lui quand il écrit comme il chante. Et dans cette volonté d'égarer son lecteur dans un dédale narratif à travers ses sécheresses de style, il semble anticiper les exploits du nouveau roman. En ce sens, *Monsieur Ouine* (1931-40) est assurément son œuvre capitale, comme il la désignait lui-même d'ailleurs.

- Depuis son premier souffle, cet objet que l'on appelle « corps » sait d'une intuition sourde qu'il devra quelque jour s'achever, qu'il se dissoudra en une myriade de corpuscules pour recomposer indéfiniment quelque autre agrégat de l'univers d'où ils se sont actuellement tirés pour le temps d'un scintillement afin de composer la figure que nous appelons « moi ». Quand le jour adviendra de cette dissolution, pourquoi donc chacun concevrait-il quelque crainte ? Parce que l'inconnu est plus vaste que ce que nous pouvons imaginer.

- La férocité, la voracité avec laquelle, au nom de l'universalité, l'Occident broie toutes les cultures.

- Perceval (Parsifal) contemplant la lance du Vendredi Saint, c'est la méditation qui déchire le voile de la souffrance – il ne reste plus que l'Esprit : « Rédemption au Rédempteur » (comme dit le texte de Wagner).

- Le Dieu de Gethsémani est bien le Dieu de la souffrance universelle – cette souffrance que le Bouddha a entrevue dans son illumination et en a fait la grande loi de l'univers. Le premier la concentre sur lui, le second l'écarte du seul fait de la reconnaître comme souffrance.

- Sophocle : « Celui qui dans sa jeunesse néglige les arts perd tout sens du passé et se perd lui-même pour l'avenir. » Ce rôle plus qu'éminent dévolu à l'art ne nous est revenu ensuite qu'à la Renaissance avec le culte de la Grèce antique.

- Le sage enseigne non par la parole mais par sa présence.

- La maîtrise de soi n'est pas autre chose que la connaissance de soi.

- Le moi est une épine qu'il faut désamorcer.

- La condition radicale, en nos temps, de toute pratique « spirituelle » est la cessation complète de la fréquentation des médias.

- La glace, autant que le feu, peut brûler.

- Je viens de me livrer à la chose la plus extravagante, la plus futile, la plus superfétatoire qui soit : relire les *Provinciales* de Pascal, ce livre dont Bossuet lui-même (qui s'y connaissait en fait de prose) disait qu'il était le seul livre qu'il voudrait avoir écrit, et Voltaire qu'il était « le meilleur livre qui ait jamais paru en France ». Que faire donc du contenu de ce livre qui nous parle de grâce efficace et de grâce suffisante, de jésuites et de Sorbonne ? Mais on reste soufflé à chaque phrase, à chaque argument par la précision aiguisée au scalpel de cette prose ineffable.

- Nous n'avons qu'à épier (observer) le fonctionnement notre esprit pour savoir à la fin comment fonctionne l'univers dans son entier.

- La vie est déjà un gros miracle, il n'est nul besoin d'autres miracles pour l'amender.

- La philosophie, c'est la maternelle de la sagesse... La différence essentielle entre elles réside dans l'usage qui est fait de l'argumentation. En

philosophie on argumente pour convaincre et l'on convainc parce que l'on croit qu'il y a vérité... La sagesse ne reconnaît pas la vérité comme concept de son fonctionnement et par conséquent n'argumente pas...

- Les émotions seraient-elles des « pensées » primitives?

- Nous sommes si peu habitués à la vénération que nous la prenons pour de l'idolâtrie...

- L'« esprit critique » apprend le plus souvent à certaines gens à ne pas se mêler de leurs affaires...

- Le souffle assure l'interface entre l'esprit et la matière. Il est le véritable « saint Esprit ».

- La mort de chacun n'est qu'un tout petit événement dans l'univers où des myriades d'autres êtres l'auront précédé...

- Il n'y a d'art que là où il y a contrainte (effort) pour faire aboutir ce que l'on peut appeler du sens...

- L'esprit humain est naturellement curieux, mais, en nos temps, il ne l'est que pour les futi-

lités, jamais pour ce qu'il lui importe de savoir – d'où le succès du scoop et des gazettes.

- Le moindre petit événement de notre vie est déjà un carrefour d'énigmes, de hasards et d'incertitudes ; pourquoi voudrions-nous que des événements publics et par conséquent plus spectaculaires soient plus simples ?

CET OUVRAGE EST COMPOSÉ EN
GARAMOND 12.

« Avec ce quatrième volume de *fractions* s'entame un nouveau jeu. » Ainsi débute *Fractions 4*, et il va de soi que les grands gagnants de ce jeu seront les lecteurs. L'essayiste Jean Marcel poursuit ici ses réflexions libres, du trait bref et pertinent au texte réflexif et approfondi. Le lecteur se voit ainsi transporté par une pensée en mouvement dans le monde des arts, de la littérature, de la musique, de la politique, de l'histoire, bref, de la culture : celle de l'auteur, qui est phénoménale. De Miron à Nabokov, de Bouddha à Jésus-Christ, de la littérature siamoise au ginkgo, en passant par la passion de l'encens et la réécriture du *Ramakien*, rien ne semble échapper à cet esprit curieux qui, de toute évidence, s'intéresse plus que tout à l'être humain et à son indescriptible cheminement dans l'humanité.

Jean Marcel est médiéviste, essayiste et romancier.

Après une prolifique carrière universitaire au Québec comme enseignant et chercheur, il a fait de la Thaïlande son pays d'adoption, où il continue aujourd'hui sa réflexion et son œuvre pour laquelle il a reçu plusieurs prix littéraires.

ISBN 978-2-922930-21-4



Photographie en couverture :
Jean-Marie Sauveplane